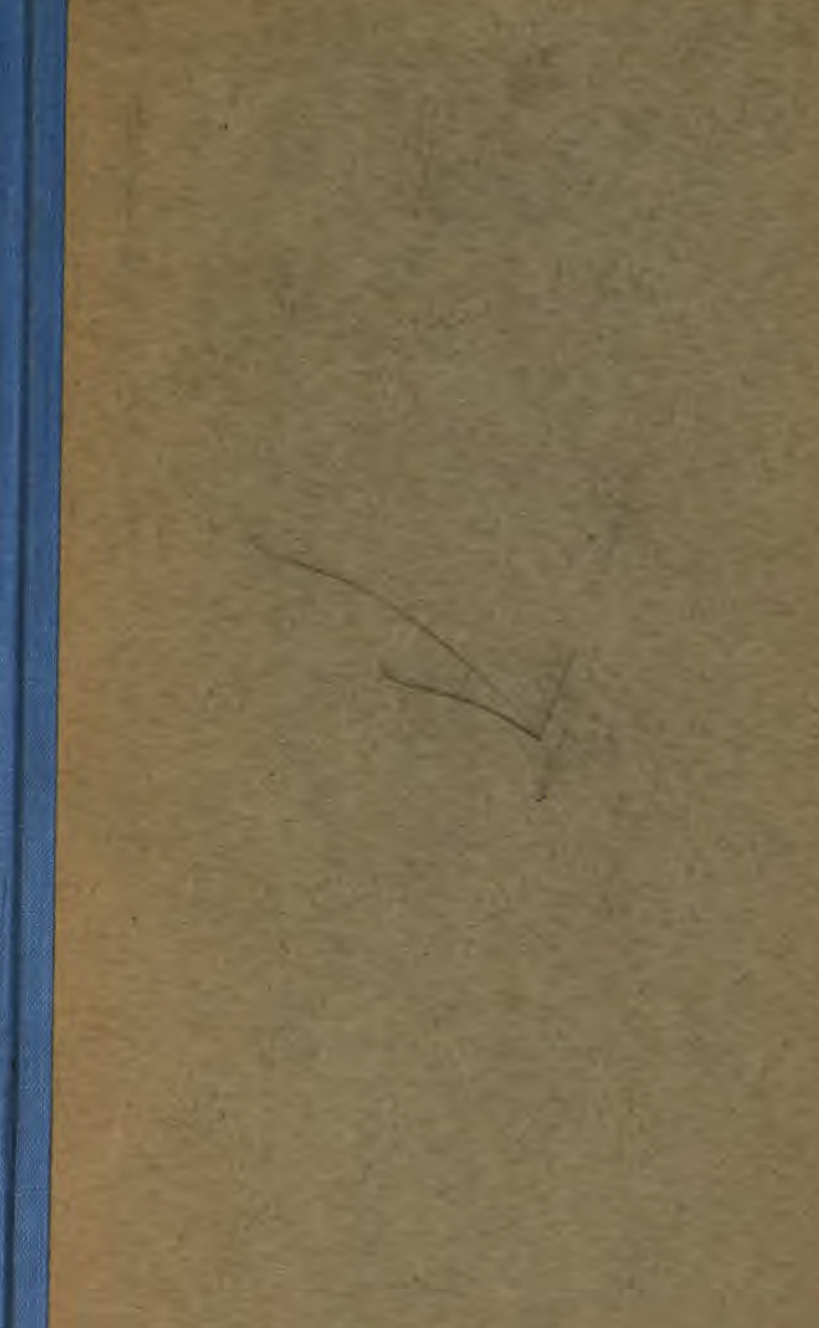




Dauvert, Paul

PAUL ROMILLY - pseud.

Muse et Musette

Préface
de G. VAPEREAU

LIBRAIRIE DE PARIS
FIRMIN-DIDOT ET C[IE], IMPRIMEURS-ÉDITEURS
56, RUE JACOB, 56

1899

au Président
de notre chère Association
de Saint-Louis, à notre
éminent camarade A. Bru
Hommage sympathique
et dévoué.
Paul Romilly

Muse et Musette

attendre d'un recueil de « chansons ». Le volume d'aujourd'hui offre, avec les mêmes qualités plus développées, une plus grande variété de tons, un sentiment plus profond de l'âme humaine et de la vie.

Le titre : *Muse et Musette*, a besoin d'être expliqué ; il tend à marquer, dans la pensée du poète, la diversité même de ses compositions. Le plus grand nombre des pièces, par la gravité des sujets et du style, qui n'exclut jamais la grâce, relèvent de cette haute et noble inspiration que le nom de « Muse » personnifie ; quelques-unes, d'une allure plus légère et d'un dessin plus risqué, n'oseraient pas se réclamer d'un si auguste patronage, et c'est à distance respectueuse des neuf sœurs, sous l'invocation d'une muse inférieure, « Musette », *musa minor*, qu'elles ferment le cortège.

Notre poète n'est, Dieu merci, d'aucune de ces nouvelles petites écoles qui cherchent à déguiser, sous la bizarrerie de l'étiquette, le vide et l'excentricité des prétentions. Il n'est ni décadent, ni symboliste, ni impressionniste,

ni moyen-âgiste, ni ibsénien. Ce n'est pas cependant un arriéré de l'orthodoxie classique, ni un traînard du romantisme. Il est mieux que tout cela, il est lui-même. Esprit franchement ouvert aux impressions personnelles, il choisit d'instinct les pensées graves et les sentiments gracieux qui appellent une forme poétique élégante et pure, et il les en revêt sans apparence d'effort. Voyez la première pièce du recueil, *la Source*, qui, par la gracieuse répétition du refrain :

La source pleure au fond des bois,

et par l'art d'agencer les détails, peut être citée comme un modèle du genre savant du virelai. Les *Lilas fleuris* sont aussi une vraie pièce d'anthologie. Je ne sais par quelles études préalables M. P. Romilly s'est initié aux artifices de prosodie familiers aux anciens poètes du « gay sçavoir » ; je crois plutôt qu'il les a devinés. Ses effets de rythme sont toujours trop intimement liés au sujet, au sentiment, pour être des réminiscences : ce sont des trouvailles, d'heureuses

rencontres. Son vers est naturellement harmonieux; il a la rime facile, — ce qui n'est pas toujours sans danger; — mais il l'a aussi facilement riche, comme il convient aux versificateurs de notre temps qui ont si complètement assoupli l'instrument et asservi la forme à tous les caprices de la pensée.

De nos jours, la stance s'arrondit, s'étend ou se resserre, comme l'argile, entre les doigts de nos prosodistes de vocation; le vers suit, dans ses replis, toutes les modulations du sentiment, et c'est souvent un charme de plus de voir le même groupe ouvrir et fermer la mélodie, servant à la fois de ritournelle et d'écho au motif dominant :

> Dans les grands bois, profonds et sourds,
> Parmi les herbes et les mousses,
> Sur l'épais tapis de velours,
> Nos promenades étaient douces.
>
> *(Dans les bois.)*

Dans la grande variété de rythmes où se plaît l'auteur, il en est un pour lequel il a une préférence et une inclination marquée, c'est le sonnet. On sait quelle fut la fortune, en France,

de ce tout petit poème, érigé en rival triomphant des plus longs. Ramené chez nous comme une importation italienne, il avait une origine plus lointaine et avait été sans doute, au temps des croisades, apporté de l'Afrique musulmane, avec d'autres trésors artistiques de l'Orient. Il devint, pour notre seizième et notre dix-septième siècle, l'objet d'un inconcevable engouement. Non seulement il fut traité comme un bijou pour lequel la forme littéraire n'avait pas assez de ciselures, le sentiment assez de délicatesse, la raison assez de noblesse, l'imagination assez d'éclat, ou, suivant la mode du jour, l'esprit assez de finesse et d'ingéniosité; mais il fut associé à tous les souvenirs, à toutes les passions, à tous les intérêts du temps. Il fournit des armes à de retentissantes polémiques. Il y eut « l'Affaire des sonnets », suscitée à propos de la *Phèdre* de Racine :

Dans un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien...

qui, de sonnet en sonnet, faisait dégénérer la

critique dramatique en diffamation et en menaces de coups de bâton. La discussion du mérite d'un sonnet pouvait elle-même donner lieu à des luttes littéraires interminables, « partageant la cour et la ville », comme celle des Uraniens et des Jobelins, où tous les beaux esprits proclamaient leur préférence à coups de sonnets, où Corneille apportait lui-même le sien, en réservant délicatement son avis.

A cette époque florissante, le sonnet ne paraissait pas incompatible avec les grandes idées et le grand style : témoin celui où le licencieux, d'aucuns disent l'athée Des Barreaux, s'offrait, malade et pénitent, aux coups de la justice divine :

J'adore, en périssant, la raison qui t'aigrit,
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

Mais ce n'étaient pas là les sujets préférés ni le ton ordinaire du sonnet. Les sentiments religieux lui étaient moins familiers que l'amour, et l'amour lui-même moins que la galanterie. Le précieux l'envahit ; la recherche de l'esprit, les

faux brillants, le raffinement des idées, les jeux de mots, les ingénieuses sottises, les « jolies chutes » deviennent ses ornements de choix et son triomphe. Le public applaudit d'autant plus qu'il comprend moins, et, quand Molière dénonce, comme choses « dont le bon sens murmure », les « colifichets » du sonnet d'Oronte, le parterre, habitué à les goûter, hésite entre les flagorneries de Philinte et les boutades du misanthrope. Il faudra que le grand critique porte à la scène les extravagances du sonnet de Cotin sur « la fièvre de la princesse Uranie » pour que les yeux de la foule se dessillent et qu'elle conspue sans réserve un genre littéraire dont elle a admiré jusqu'aux aberrations.

Après deux siècles environ de discrédit, notre génération littéraire a ramené, pour le sonnet, une ère de faveur et d'éclat. L'école romantique, se souvenant qu'il remonte, par delà le règne trop longtemps célébré des maîtres classiques, à l'époque moins démodée de la Renaissance, l'avait repris comme l'étendard de la

Pléiade. On s'y est attaché pour les prétendues difficultés de sa forme, pour les contrastes de mots ou d'images que sa concentration met en relief, pour ses effets de prosodie, je dirais presque d'acoustique, pour ses harmonieuses sonorités. Quelques-uns l'ont adopté, sans prétentions ni arrière-pensées, comme le cadre le plus favorable d'une noble idée et d'un sentiment délicat. Grâce à ces diverses aspirations, les sonnets se sont de nouveau multipliés, et plusieurs ont paru dignes de survivre. Une pensée d'amour mystérieux et discret, dans le « Sonnet d'Arvers », a suffi pour sauver le nom et le souvenir d'un poète voué, sans cet éclair, à un entier oubli. D'autres, comme Joséphin Soulary, ont produit des sonnets avec assez de continuité pour en former des recueils, et, malgré leur travail acharné de ciselure littéraire, ils ne se survivent auprès de la postérité, qui a commencé pour eux, que par l'ingéniosité du trait et la délicatesse du sentiment. Quant aux prosodistes qui cherchent avant tout, dans le sonnet, le mérite de la difficulté vaincue, comme

celui qui a fait l'un des siens en quatorze monosyllabes, ils réalisent des bizarreries sans intérêt, et, s'il reste un souvenir de leurs tours de force, on a bientôt oublié les noms des acrobates de lettres qui les ont accomplis.

M. Paul Romilly n'est pas de ces derniers. Malgré sa facilité à tourner la stance, quatrain ou tercet, il affranchit le sonnet de quelques-unes de ses puériles exigences ; mais il ne cesse d'y voir ce petit cadre savant qui fait ressortir en pleine lumière la pensée ou le sentiment, augmente l'éclat ou nuance la grâce. Il se plaît parfois à y enfermer tout un drame dont l'action s'expose, se noue, se prépare de stance en stance, pour éclater en un coup de théâtre au dernier vers du tercet final. Tel est *le Chouan*, avec son inconscient fratricide :

Jean ne sait pas encor qu'il a tué son frère.

Tel est l'exploit férocement patriotique de *la Servante* :

Le feu brûle la grange, et c'est moi qui l'ai mis !

Quelques sonnets ont une portée philosophi-

que assez haute, avec des arrière-pensées de scepticisme sans amertume, comme *la Providence*, *Sacrifice vain*, *le Vieux Christ*, *Imagination*, *Optimisme*, *Suicide*, etc. Le plus grand nombre expriment un sentiment profond de la nature, de la mer, de la montagne, du ciel, de toutes ces puissances qui enveloppent l'homme, l'étreignent et le pénètrent, le charment ou l'asservissent, qui par leurs harmonies ou leurs menaces lui rappellent tour à tour sa grandeur ou son néant.

Toutes ces notes sont humaines et l'écho en est poétique, assurément ; mais, au fond, elles sont tristes et elles répandent sur le volume de M. P. Romilly une impression générale de mélancolie à laquelle n'échappe pas même son dernier chapitre, *Ironies*, destiné à représenter les côtés moins sombres de la poésie. L'auteur des *Chansons Fragiles* est resté fidèle à lui-même ; « Musette » n'est guère plus folâtre que la Muse, et, si elle se permet les plaisants jeux de mots de l'*Homéopathe*, elle se laisse aller à chanter ou plutôt à pleurer la *Chanson de*

l'Aiguille, la plus lugubre mélopée que puisse inspirer le spectacle de la misère sociale.

Mais cette tristesse, sincère et vraie, n'altère pas l'impression dominante que laisse l'œuvre de M. P. Romilly, celle d'une harmonie intime entre l'âme du poète et la nature qui vit en nous par l'image, comme nous vivons en elle par le sentiment. Tous les arts se tiennent et s'appellent : son premier recueil provoquait le concours de la musique, et un compositeur s'est trouvé pour associer la mélodie aux vers faits pour l'inspirer ; le nouveau volume me semble prédestiné à la traduction par le crayon, et je compte bien qu'au premier jour, il nous reviendra avec les honneurs d'une édition illustrée où ses paysages si vivants, ses scènes de la nature si présentes à l'âme se réaliseront en dessins et en eaux-fortes luttant à la fois avec les images et les sentiments du poète.

G. VAPEREAU.

Morsang-sur-Orge (Seine-et-Oise),
4 avril 1899.

AU LECTEUR

Un peu de tout, de tout un peu :
Cela résume assez ce livre.
J'aurais dû le jeter au feu ;
Mais le pauvret demande à vivre.

Il me rappelle, du lointain,
Tous ceux que j'aimai, ceux ou celles :
Parfois, quand le feu semble éteint,
Il en jaillit des étincelles.

Je regarde, les yeux mouillés,
Passer des spectres et des ombres :
Rameaux verts, arbres dépouillés,
Les uns sont gais, les autres sombres.

Puis, je me dis que j'ai laissé
De même en d'autres cœurs, peut-être,
La trace du rêve effacé
Que chaque heure fait disparaître.

Et, si mes vers ont réveillé,
Dans quelque mémoire incertaine,
Un souvenir ensommeillé,
Je n'aurai point perdu ma peine.



PAYSAGES ET SOUVENIRS

LA SOURCE

A M. Léon Garnier.

La source pleure au fond des bois.
Sur son urne, d'iris jonchée,
Je crois voir la nymphe penchée
Comme aux jours sacrés d'autrefois.
Bercée en son rêve, elle écoute
L'eau qui fuit tomber goutte à goutte.
Des perles roulent de ses doigts.
La source pleure au fond des bois.

La source pleure au fond des bois.
Elle écoute, sous la feuillée,
Mélodie au loin éveillée,
Des sons de flûte ou de hautbois.
Balançant la tête en cadence,
D'un pied fourchu le faune danse,
Le faune au sourire narquois.
La source pleure au fond des bois.

La source pleure au fond des bois.
Le soir vient : l'eau pure et glacée,
Ranimant sa vigueur lassée,
A sauvé le cerf aux abois.
Ce pendant, la meute affolée
Quête sa victime envolée,
Qui doit périr une autre fois.
La source pleure au fond des bois.

La source pleure au fond des bois.
Sous la lune qui le caresse,
Le rossignol, en son ivresse,
Chante l'amour à pleine voix,
Tandis que, dans la nuit sereine,
La brise retient son haleine
Et soupire à peine parfois.
La source pleure au fond des bois.

CONSOLATION

A M. A. Bidault.

Poussant ses longs accords sous la nef arrondie,
L'orgue roule, en grondant, ses flots de mélodie;
Le violoncelle pleure et, dans mon cœur serré,
Sa plainte se prolonge en cri désespéré.

Des sanglots contenus et des voix de prière
Murmurent sourdement alentour de la bière,
Où les cierges, plantés aux massifs chandeliers,
Se dressent, moines blancs armés en chevaliers.

Le pénétrant parfum que l'encensoir exhale
Et qui monte, tordant sa bleuâtre spirale,
Réveille votre cher et lointain souvenir,
Bois de pins où le vent de la mer vient finir.

Une femme, cambrant sa taille souple et ronde,
Indécise, promène un regard à la ronde :
Madone, ou vierge folle au charme décevant,
Elle s'épanouit, fleur de chair, lis vivant.

Sous ses lourds cheveux d'or, une peau diaphane
Etale sa pâleur que nul fard ne profane,
Et chaque pose accuse, en sa robe à long pli,
Une perfection de ce corps accompli.

Beauté, verbe divin, romance sans paroles,
Philtre mystérieux qui guéris et consoles,
A ton soleil, vainqueur de la mort et du temps,
Germe et fleurit en nous un éternel printemps.

GIBOULÉES

A André Barde.

Des nuages de plomb, silhouettes énormes,
Se frôlant, se heurtant, mêlant leurs corps difformes,
Troupeau tumultueux, fuyaient sous un ciel bas;
Et le vent d'ouest, pressant encor, bouvier farouche,
Leur galop, poursuivait, la menace à la bouche,
Ces passants éternels qu'on ne reverrait pas.

Soudain, là-haut, s'ouvrit une ample déchirure,
D'où, comme un flot de sang jaillit d'une blessure,
Un tourbillon de pluie et de grêle creva :
L'horizon disparut, rayé par l'eau qui tombe;
Ce fut un ouragan et ce fut une trombe,
Mais qu'un instant vit naître et qu'un autre acheva.

Alors, s'introduisant, maraudeur, par la brèche,
Le clair soleil de mars, dardant sa leste flèche,
Répandit la pâleur douce de ses rayons :
Plus d'hiver, plus de nuit, plus d'ombre, plus de brume;
Dans les champs égayés tout reluit et s'allume,
Et la lumière court, folle, entre les sillons.

Sous le toit que la mousse a vêtu de peluche,
En la vieille maison s'éveille un bruit de ruche :
Des enfants curieux tiennent l'huis entr'ouvert.
L'enclos, qui reverdit, s'associe à la fête;
Les bourgeons, pleins de sève, ont relevé la tête,
Et les lichens jaunis prennent des tons d'or vert.

LILAS FLEURIS

A Madame Léon Garnier.

Comme on les voit avec plaisir
Ces premiers lilas de l'année !
On croit presque en eux ressaisir
La jeunesse à jamais fanée.

Ces arbustes adolescents
Ont plus de fleurs que de feuillage :
Leurs parfums semblent caressants,
Et leur murmure est un langage.

Ils me disent le temps passé,
Le temps heureux où l'on soupire,
Où d'espoir on est oppressé,
Où l'amour est l'air qu'on respire.

Ils me montrent, éclair soudain,
Les murs gris tapissés de lierre,
L'étroit et paisible jardin,
La vieille maison familière.

Ils me font voir, regret lointain,
La coquette et jalouse amie,
Que j'aimais d'un cœur enfantin,
Pour toujours, hélas! endormie.

Comme on les voit avec plaisir,
Ces premiers lilas de l'année!
On croit presque en eux ressaisir
La jeunesse à jamais fanée.

CLAIRS MATINS DE PRINTEMPS

A M. Léo Lucas.

Clairs matins de printemps, où, seuls, dans la campagne,
Sur le chemin montant, bordé d'ormes tordus,
Nous bâtissions, tous deux, des châteaux en Espagne,
Qu'à mesure peuplaient nos rêves confondus;

Clairs matins de printemps, ruisselants de lumière,
Où le soleil d'avril ouvrait son œil ardent,
Où le vent tournoyait alerte, où la poussière
Nous poudrait à frimas et craquait sous la dent;

Où mille fleurs riaient tout au long de la route;
Où, comme des enfants aux plaisirs ingénus,
Nous ignorions l'ennui, la tristesse et le doute,
Clairs matins de printemps, qu'êtes-vous devenus?

Vous avez disparu, comme l'oiseau s'envole,
Et vous avez fini, puisque tout doit finir;
Mais nous gardons, mêlé, dans notre cœur frivole,
Un éternel regret à votre souvenir.

MAI

—

C'est le mois de mai ! Le voici
Exubérant de forte sève !
La nature est charmante ainsi :
Le printemps ne fait jamais grève !

Que l'hiver est déjà lointain !
Mai rassemble en ses cassolettes
Parfums de roses et de thym,
De fraises et de violettes.

La grappe lourde des lilas
Exhale ses senteurs exquises,
Mêlant la pourpre des prélats
Au rouge joyeux des cerises.

Le vent espiègle du matin
Soulève le coin des voilettes
Et va lutiner, libertin,
Les nuques aux boucles follettes.

On entend les appels touchants
Des colombes, des tourterelles.
La mode pique dans les champs
Le coquelicot des ombrelles.

L'amour sourit dans tous les yeux :
Femme, jeune fille ou fillette !
Mois béni, mois délicieux,
Mois de Marie... et de Musette !

IMPRESSIONS D'AURORE

A Ernest Chebroux.

L'air matinal est frais, léger, délicieux,
Suave et parfumé de brise printanière.
Les horizons lilas sont baignés de lumière.
Le ciel est dans mon cœur comme il est dans vos yeux.

Les bois, en murmurant des mots mystérieux,
Frissonnent aux baisers du vent qui les caresse,
Les églantiers fleuris frémissent de tendresse.
Le ciel est dans mon cœur comme il est dans vos yeux.

Les chemins sont barrés de fils d'argent soyeux
Et de frêles réseaux emperlés de rosée :
L'araignée au milieu de sa toile est posée.
Le ciel est dans mon cœur comme il est dans vos yeux.

Quand le soleil de mai, peintre prestigieux,
Avive les couleurs et dissipe la brume,
Au bord de chaque fleur un diamant s'allume.
Le ciel est dans mon cœur comme il est dans vos yeux.

LE VIEUX JARDIN

A M. Auguste Deschamps.

Vergers illustres d'autrefois,
D'Alcinoüs et de Laërte,
Jardins des reines et des rois,
De Babylone, de Caserte,

Parcs de Marly, de Trianon,
Restes d'une gloire éphémère,
Est-ce vous que je chante? Non,
C'est le jardin de ma grand'mère.

Sans marbre, marche, ni gradin,
Sans bassin, sans ifs, sans statue,
Qu'il me charmait, l'humble jardin,
Malgré ses planches de laitue!

Point d'arums, de camélias,
De rhododendrons, d'azalées;
Mais des soleils, des dahlias,
Qui se penchaient sur les allées;

Des bordures de buis, de thym,
De violettes pâlissantes,
Perlant la rosée, au matin,
Sur les fraises envahissantes ;

Des cassis et des groseilliers,
Aux grappes noires, rouges, blanches ;
Des pommiers et des framboisiers,
Des poiriers me tendant leurs branches ;

Des pois de senteur nuancés,
Près du jasmin, du chèvrefeuille ;
Des pieds-d'alouette élancés,
Des roses que mon souffle effeuille ;

Géranium rouge, fuchsias,
Quarantaines et giroflées,
Œillets, pavots, hortensias,
Balsamine aux graines gonflées ;

Lys, ciboire au parfum troublant
Au fond duquel l'abeille fouille ;
Lilas violet et lilas blanc
Que la pluie a tachés de rouille ;

Qu'il ait disparu pour toujours
Et sa trace même effacée,
Moi, j'y promène tous les jours
Mon souvenir et ma pensée,

Et je vois encore aujourd'hui,
En plein soleil, près de la porte,
Avec son œil noir qui reluit,
Ma petite cousine, morte.

APRÈS L'ORAGE

A Madame Charles Ogier.

Le soleil et la fraîche brise
Soulèvent une vapeur grise.
La fraîche brise et le soleil
Tirent les parfums du sommeil.

Les papillons et les abeilles
Pillent parterres et corbeilles.
Les abeilles, les papillons
S'en vont remplir leurs corbillons.

Le blanc liseron et la rose
Font perler l'eau qui les arrose.
La rose et le blanc liseron
A l'envi relèvent le front.

Les lilas et les chèvrefeuilles
Démasquent leurs fleurs sous leurs feuilles.
Les chèvrefeuilles, les lilas
Egouttent leurs branchages las.

Les iris bleus et les lis pâles
Ont des transparences d'opales.
Les lis pâles, les iris bleus
Frissonnent, craintifs et frileux.

Les coucous chez les primevères
Ne trouvent point d'accueils sévères.
Les primevères, les coucous
Redressent leurs fragiles cous.

Les jasmins offrent aux pervenches
L'abri de leurs traînantes branches.
Les pervenches et les jasmins
Se mêlent au long des chemins.

Les pinsons et les alouettes
Recommencent leurs ariettes.
Les alouettes, les pinsons
Reprennent leurs claires chansons.

Doux renouveau, le corps et l'âme
S'allument d'une même flamme.
Joyeux printemps, l'âme et le corps
Frémissent aux mêmes accords.

CIEL POMPADOUR

A M. René Cagnat.

Sur le ciel gris le couchant pose,
D'un pinceau souple comme jonc,
Des touches gorge-de-pigeon,
Qu'un reflet bleu métamorphose.

D'un semis d'or vert il arrose
Cet harmonieux badigeon
Et le soleil fait le plongeon
Derrière un large écran vieux rose.

Ces tons, délicats ou fanés,
Pimpants encor, mais surannés,
Qu'on pourrait croire chose morte,

Si galamment accommodés,
Ne sont vraiment pas démodés,
Lorsque c'est le ciel qui les porte.

DANS LES BOIS

A M. Lucien Charpentier.

Dans les grands bois profonds et sourds,
Parmi les herbes et les mousses,
Sur l'épais tapis de velours
Nos promenades étaient douces.

Nous passions des matins entiers
A chercher cèpes et morilles
Cachés, tout le long des sentiers,
Sous les feuilles et les brindilles.

En folâtrant, les papillons
Nous frôlaient de leurs ailes blanches.
Le soleil découpait des ronds
A travers le réseau des branches.

Aveugle comme l'ouragan,
Qui des mâts arrache la voile,
J'emportais, d'un front arrogant,
Une araignée avec sa toile.

Les arbres secouaient sur nous
Des gouttelettes de rosée,
Et, si nous tombions à genoux,
Quelque fraise était écrasée.

A chacun de ces contretemps,
Nous partions tous deux d'un fou rire.
Les oiseaux, ivres de printemps,
Chantaient notre commun délire.

Dans les grands bois profonds et sourds,
Parmi les herbes et les mousses,
Sur l'épais tapis de velours
Nos promenades étaient douces.

BANLIEUE

Esclave la semaine et libre le dimanche,
Je tâche, en un seul jour, à prendre ma revanche
De six jours de prison.
Aussi, pour prolonger ces brèves saturnales,
Je vais, d'un pas alerte, aux heures matinales,
Changer mon horizon.

Fuyant pavé de bois, macadam, murs et grilles,
Dédaigneux des bosquets, des ifs et des charmilles,
Des gazons frais tondus,
Je cours au fond des bois où chante le silence,
Et, comme un cerf pressé par les chiens, je me lance
Dans les sentiers perdus.

L'étroit chemin se tord, se creuse, se ravine,
Rôde, capricieux, de vallon en colline,
Ou se cache en un pli :
Sous le feuillage épais la retraite est profonde ;
J'ai cette impression que je suis seul au monde
Et noyé dans l'oubli.

2

Je m'arrête, fixé dans la même attitude,
Et, dès que j'ai goûté ta coupe, ô solitude,
Je voudrais l'épuiser.
Je jouis à sentir parmi la voûte ombreuse,
S'infiltrer goutte à goutte une paix endormeuse,
Douce comme un baiser.

Mais au bout des sentiers perdus on se retrouve.
J'avance, remué de l'angoisse qu'éprouve
La triste nymphe Echo,
Quand sa voix d'or redit des couacs de clarinette,
Ou des cris, des chansons, scandés par la sonnette
Des marchands de coco;

Et j'hésite s'il faut que je pleure ou je rie
Lorsque j'entends glapir l'orgue de Barbarie,
Cher aux chevaux de bois,
Et qu'en passant devant tonnelles et guinguettes,
Je cueille le sourire avenant des grisettes,
Cœurs aux derniers abois.

Ce pendant qu'à d'obscurs regrets je reste en proie,
Pourrais-je me mêler à l'éclatante joie
Qui s'étale au soleil?
Saurais-je sans remords et sans mélancolie,
Savourer la jeunesse et la fraîcheur jolie
D'un visage vermeil?

Le faune qui poursuit la faunesse lascive,
S'arrange, à son défaut, de la nymphe passive,
Docile à son plaisir;
Mais, épris d'idéal et de rêve, ô poète!
Amoureux moins de corps que de cœur et de tête,
Garde intact ton désir!

LE MIROIR FÊLÉ

C'est un méchant miroir, qu'elle prit, au hasard,
Dans la case à cinq sous de Dieu sait quel bazar,
Un matin qu'à mon bras elle partait pour Sèvres,
Des fleurs au sein, la joie au cœur, le rire aux lèvres.

Je le revois, poudreux, de buée obscurci
Et d'un coup du mouchoir odorant éclairci,
S'illuminer soudain, radieuse fenêtre
Qu'un baiser du soleil fait frémir et pénètre;

Et là-bas, tout au fond du verre merveilleux
Balafré d'une mince et coupante fêlure,
Sous l'ébène assombri de l'ample chevelure,
Je vois toujours fleurir le bleuet de ses yeux.

Depuis lors sont venus les jours mélancoliques;
L'ouragan a sévi sur nos cœurs dévastés;
Mais dans le cher trésor des troublantes reliques
J'ai gardé le miroir où ses yeux sont restés.

AU PONT DE SÈVRES

Oh! la délicieuse et splendide soirée
Et que l'air semble frais après l'ardeur du jour!
La Seine, qui s'en va, miroitante et moirée,
Comme le jour fini s'écoule sans retour.

Découpant sur le ciel sa longue échine sombre,
Le vieux pont, accroupi monstrueux et replet,
Ouvre, grands yeux luisants perçant sa face d'ombre,
Ses arches que le fleuve arrondit d'un reflet.

Envahis du regret de ces heures passées
Que nul ne peut nous rendre, et non pas même Dieu,
Nous suivons d'un regard morne les eaux lassées,
Qui parlent de départ, de tristesse et d'adieu.

LA CELLE-SAINT-CLOUD

A M. Gustave Deschamps.

Nous sortons lestement de la bruyante gare.
Des cyclistes, voûtés, partent sans crier gare,
Et pédalant, cornant, sonnant, cagneux démons,
Dédaignent le sentier qui sous les bois s'égare.
Mes jeunes compagnons, allumant un cigare,
Empuantissent l'air que hument mes poumons.

Nous aussi descendons la route ensoleillée.
Ah! les heureux oiseaux tapis sous la feuillée,
Au sein du parc profond, sous le bocage vert!
Le soleil de juillet nous dévore et nous grille.
Nos regards envieux s'élancent par la grille,
Oasis au désert des murs blancs entr'ouvert.

Derrière les chalets blottis dans le feuillage
L'horizon s'élargit : un rustique village
S'éparpille en hameaux et s'étage en gradins,
Mêlant plâtre, ciment, brique, moellons, caillasse,
Fenêtre sans rideaux, où sèche une paillasse,
A l'herbe de ses champs, aux fleurs de ses jardins.

Près des lambeaux d'un cuir qui n'a pas vu Cordoue,
Immonde cassolette, un monceau de gadoue
Exhale son horrible et pestilente odeur.
Un hideux mannequin, protecteur des cerises,
Tristement empalé, frissonne aux moindres brises,
Mais n'effarouche point le pierrot maraudeur.

Je vois, me sentant las dès la première lieue,
Que Dieu fit la campagne et l'homme la banlieue :
De mon cœur à ma bouche il monte un goût amer.
Mon souvenir évoque, au delà des nuages,
Les sables, les varechs et les galets des plages,
Et le vent parfumé qui souffle de la mer.

DÉJEUNER CHAMPÊTRE

A Madame Onzon.

Par le chemin glissant ou la sente pierreuse
On a marché longtemps dans le bois matinal.
Déjà les estomacs dont le gouffre se creuse
Du déjeuner lointain ont donné le signal.

Oublieux, pour un jour, des prisons et des chaînes,
Nos cœurs épanouis se gonflent de plaisir
Et nos poumons, emplis de l'âcre odeur des chênes,
D'un air irrespiré s'abreuvent à loisir.

L'herbe humide distille en perles la rosée
Que suspend aux rameaux l'orage de la nuit.
Une fauvette, au bout d'une branche posée,
Jette des cris joyeux et s'envole à grand bruit.

Trouant de taches d'or la voûte au ciel tendue,
Sur nos fronts égayés filtre un soleil sournois :
La lumière attendrie et discrète, épandue,
Verdoie en frissonnant sous le couvert des bois.

Les chênes colossaux, les pins droits comme un cierge,
Les enchevêtrements de plantes, d'arbrisseaux,
Donnent aux frais recoins des airs de forêt vierge
Et l'allure d'un fleuve aux plus minces ruisseaux.

Jouissances sans nom, ineffables délices,
Au prix de quels soucis, au prix de quels tourments,
Au prix de quels regrets, au prix de quels supplices,
N'achèterait-on pas vos ensorcellements?

Un mur gris apparaît à cent pas de la route,
Cabaret ennobli du nom de restaurant :
Le doigt tendu, des mains, afin que l'on n'en doute,
Indiquent le sentier par lequel on s'y rend.

Dans le jardin en fleurs, étroites plates-bandes,
Bordures de gazon ou de lierre rampant,
Chèvrefeuille aux berceaux festonnant ses guirlandes,
Tonnelles que tapisse un feuillage grimpant.

Au fond, vieux pavillon aux fenêtres Louis treize,
Refuge de poète, asile d'amoureux;
De grands arbres autour ont crû tout à leur aise :
On y mourrait tranquille; on y vivrait heureux.

Mais des massifs touffus sourdent des voix gourmandes .
On hèle le garçon. Il accourt, affairé,
Apporte le menu, remporte les commandes :
Du vin, de l'eau d'abord, car on est altéré.

Un débris de carreau cale un pied de la table,
Evoquant à nos yeux Philémon et Baucis,
Et l'on s'assied tous trois sous l'abri confortable
Où sans se trop serrer on pourrait tenir six.

On écoute, paisible, et l'on attend, facile;
On contemple une dame obèse, au nez camard,
Qui sans doute voudrait du goujon à Belle-Ile
Et s'en vient à Meudon pour manger du homard.

Après le saucisson, les radis et le beurre,
Et la friture d'or succédant aux œufs frais,
Festins trop célébrés, votre luxe est un leurre :
Nous voilà, Lucullus, ravis à moins de frais!

Et quand, rassasiés à peu près que nous sommes,
Comme la vieille garde, au pas, arrive enfin
L'épais châteaubriant entouré de ses pommes,
Nous sentons s'aviver et renaître la faim.

Un chien noir et crépu, campé sur son derrière,
De la tête et de l'œil suit tous nos mouvements.
Un chat jaune aux yeux verts, qui cligne la paupière,
Caresse au long de nous ses souples frôlements.

Quatre poules, un coq, que chaque miette tente,
Plutôt que partager préfèrent batailler,
Et l'hôtesse nous dit : « J'en ai plus de quarante;
Les autres sont là-bas, closes au poulailler. »

Une étrange douceur se dégage des choses.
Les fuyardes vapeurs, encombrant le ciel gris,
Assombrissent ses tons violets, bleus, blancs et roses;
Mais par quel contretemps pourrions-nous être aigris?

Quand un nuage lourd s'ouvre et crève en ondée,
Quand l'eau fait sur le toit son bref crépitement,
Aspirant les parfums de la terre inondée,
Nous regardons pleuvoir avec ravissement.

Nous souffrons qu'à la pêche amère et peu sucrée
La peau colle à la chair et la chair au noyau,
Que le café trop clair sente la chicorée,
Que la fine champagne ait goût de tord-boyau.

Nous sommes animés d'une exquise indulgence :
Jésus de Nazareth serait content de nous.
Le garçon manque-t-il parfois de diligence?
C'est autant de gagné sur le destin jaloux;

Et je voudrais pouvoir, comme on fait une horloge
Ralentir, arrêter le temps qui vole et fuit :
Si la raison nous chasse et l'heure nous déloge,
Allons, du moins, courir les bois jusqu'à la nuit!

CHEVREUSE

A M. Paul Dauvert.

Nous sommes assis au flanc du coteau :
A droite s'étend la vallée ouverte ;
En face, au sommet, l'antique château
Vêt ses murs croulants de frondaison verte ;

Se rétrécissant en sombre entonnoir,
A gauche le val n'est plus qu'une fente,
Qui s'en va mourir au fond du bois noir
Sous le frais manteau qui couvre la pente.

Au pied du château qui la protégea
Et par sa ruine enfin menacée,
Autour du clocher reconstruit déjà,
La petite ville est comme tassée ;

Et derrière nous, dans le bois ombreux
Qu'un treillis de fer rend inaccessible,
Un oiseau redit des chants amoureux
A troubler le cœur le plus insensible.

Puis du plus profond du ciel nuageux
Sur nos fronts levés un grand calme plonge ;
La lumière et l'ombre alternent leurs jeux
Et nous jouissons d'un bonheur de songe.

UNE MARE

Durant tout un long jour le bois aux senteurs fortes
Par un soleil blanc fut chauffé.
Sur le sol spongieux, feutré de feuilles mortes,
Le bruit des pas meurt étouffé.

Une mare de plomb croupit, trouble et vaseuse,
Miroir terne au reflet blafard,
Noyant la rive basse, où s'étale, visqueuse,
La fleur pâle du nénuphar.

Le terrain se relève : une fourrure d'herbe
Monte, haute, jusqu'aux genoux :
Chaque touffe s'évase, et fournit une gerbe
A rendre un moissonneur jaloux.

Dans l'air, autour de moi, frémit, murmure intense,
La vie âcre de la forêt ;
Mon âme s'évapore et, perdant conscience,
Mon être, absorbé, disparaît ;

Et, si je m'abattais, fauché par un vertige,
Dans l'herbe épaisse enseveli,
Ce frêle papillon, dont la blancheur voltige,
Connaîtrait seul mon dernier lit.

EN VOYAGE

A M. A. Brunet.

Poète vagabond aux rêves ingénus,
Laissant les grands chemins pour les sentiers sans berge,
Sitôt qu'à l'horizon la lune pâle émerge,
La fatigue m'arrête aux premiers toits venus,

Et, charmé de dormir dans des lits inconnus,
Confiant dans l'abri, chaumière, hôtel, auberge,
Sous le dais de velours ou les rideaux de serge,
Entre les draps bien frais j'étends mes membres nus.

Quand je repartirai, demain, au matin rose,
D'ici j'emporterai dans mon cœur quelque chose
Et quelque chose aussi de mon cœur restera :

Adieu, maisons d'un jour, femmes une heure aimées!
C'est mon souvenir seul qui vous recueillera,
Pages de vie errante à tous les vents semées.

AU BOIS DE LA CHAISE

A M. Alfred Bonsergent.

Entre les pins, les chênes verts
De la sombre et large avenue
Nous sondons, les yeux grands ouverts,
L'obscurité trop tôt venue.

Sous un ciel qui mêle l'étain,
Le plomb, la cendre, avec la suie,
Nous tâtons d'un pied incertain
Le sol détrempé par la pluie.

Tandis qu'on se sent retenir
Dans un bourbier d'épaisse crotte,
Derrière nous voici venir
A grand bruit un cheval qui trotte :

On ne voit rien ; mais on entend
Souffler la bête qui s'ébroue,
Et la voiture, cahotant,
Nous frôle presque de la roue.

En pressant le pas, on atteint,
Au bord du bois, la triste plaine
Où ciel, terre, tout semble éteint,
Sans un soupir, sans une haleine.

C'est à peine si l'on perçoit,
Dans le silence taciturne,
Ce cri, le plus navrant qui soit,
Que gémit un oiseau nocturne,

Et le phare de l'île d'Yeu,
De sa lueur intermittente
Jette un muet reproche à Dieu
Qui fait la nuit inquiétante.

LA MAISON DES AIEUX

A M. Ed. Pélicier.

La maison des aïeux me reste toujours chère.
Je n'y pénètre pas sans un secret frisson
Et, dans ce lourd silence où ne veille aucun son,
Je crois entendre encor le rire de ma mère.

Oui, c'est votre maison, douce vie éphémère,
Voix dont la mort a mis sur mon cœur un glaçon,
Ame qui ne connus ni haine, ni soupçon,
Bouche qui n'eus jamais une parole amère.

Le logis est étroit; mais mon œil voit plus loin.
Une souvenance est tapie en chaque coin;
Tout est vivant pour moi dans la demeure morte;

C'est ici que je prends l'avenir en pitié,
Et si, par aventure, on murait cette porte,
Mon univers serait amoindri de moitié.

LA MAISON DE NARNHAC

A M. Ad. Roussilhe.

Basse, implantée au sol comme ces bûcherons
Qui fouissent, terrés dans leur trou jusqu'au buste,
La maison est trapue, et massive, et robuste,
Bâtie à défier ouragans et larrons,

Et, sur la poutre énorme aux multiples chevrons,
La toiture, écaillant ses rangs d'ardoise fruste,
Abrite, au mur épais où le lichen s'incruste,
Les vitres dont les nœuds ouvrent de gros yeux ronds.

Quand je rêve, le soir, assis au coin de l'âtre,
Entre le chien qui dort, du foyer idolâtre,
Et la vieille servante assoupie à côté,

Écoutant le silence épars sur la campagne,
Je bénis qui m'a fait cette sécurité
Au milieu des dangers sans nom de la montagne.

L'YRANDELLE

A M. Daniel Roussilhe.

Grands arbres et buissons tapissent le versant
De la vallée étroite en balafre creusée,
Et, sous l'herbe touffue à souhait arrosée,
Un grêle ruisselet chuchote, frémissant;

L'invisible sentier, qui jusqu'au fond descend,
Egratigne d'un trait la pente malaisée;
En bas, tumultueuse et jamais apaisée,
La rivière se tord sur le caillou glissant;

La truite, flèche d'or, dans le cristal circule
Et devant cet éclair l'écrevisse recule;
Mais, si nous sommes loin des Rhônes et des Rhins,

Gardez-vous de cette eau qu'un souffle ride et moire :
Perdant pied, j'ai failli, moi, m'y casser les reins,
Et cela me suffit pour en garder mémoire.

LA PASTOURE

La pastoure aux pieds nus, avec ses moutons blancs,
S'est blottie, ayant vu, là-bas, venir l'orage,
Sous le large tilleul, dont l'odorant feuillage
Abrite son troupeau, son chien, et ses quinze ans.

Du ciel noir, déchiré par des éclairs sanglants,
La pluie à grand fracas tombe, et fouette avec rage.
Les moutons, que le chien de la voix encourage,
Se pressent en déroute, affolés et bêlants.

La fillette demeure impassible, sereine,
Gardant la majesté d'une petite reine,
Et revivant le soir du dimanche dernier :

La bourrée alternait avec la farandole,
Lorsque, la secouant aussi fort qu'un prunier,
Son danseur, enivré, l'appela « mon idole! »

LA THÉSAUQUE

A M. Georges Delquié.

La Thésauque est une rivière
Qui coule aux confins de Jammois :
Son nom, de grâce singulière,
Exhale un parfum d'autrefois.

Dans un ravin, presque une gorge,
Elle se creuse un lit profond :
Fît-il une chaleur de forge,
On trouve la fraîcheur au fond.

Un sentier la suit, à mi-côte,
En ses détours irréguliers,
Dominé par la berge haute,
Ombragé de grands peupliers.

Sur la pente rapide il trace
Un sillon qui va s'inclinant;
Dans l'herbe parfois il s'efface;
Mais il reparaît au tournant.

Rongeant le talus qui s'éboule,
En son lit de bancs ensablé
La rivière murmure, et roule
Son cristal, de frissons troublé,

Et l'illustre reine Pédauque,
Sans trop mouiller ses pieds palmés,
Pourrait traverser la Thésauque
Aux flots transparents et calmés.

Oui, c'est ainsi qu'elle caresse;
Mais voyez ces bords ravinés,
Ces herbes que rien ne redresse,
Ces arbustes déracinés :

L'humble rivière, au moindre orage,
S'enfle, gonfle, devient torrent,
Emporte tout sur le passage
De son indomptable courant;

Puis, de sa colère honteuse,
Elle s'apaise brusquement
Et, seule, une teinte vaseuse
Rappelle son emportement.

La Thésauque est une rivière
Qui coule aux confins de Jammois :
Son nom, de grâce singulière,
Exhale un parfum d'autrefois.

LE SOIR A JAMMOIS

A Madame Georges Delquie.

Dès que le soir mélancolique
Descend sur les champs désertés,
Dans l'air, pénétrante musique,
Des bruits montent de tous côtés.

Le vent frais et doux qui s'éveille
Aux feuilles conte des douceurs;
Les fleurs, que délaisse l'abeille,
Se penchent pour baiser leurs sœurs.

Un amoureux bruissement d'ailes
Fait frissonner chaque buisson;
Les grillons et les sauterelles
Disent leur dernière chanson.

Sur le ruban blanc de la route
Passe quelque lent charretier;
Mais un cheval trotte; on écoute :
C'est la voiture du courrier.

Puis un joyeux grelot résonne;
Un break roule sur les cailloux :
Ce sont ces dames en personne
Que l'on ramène de Nailloux.

Tout au lointain, les Pyrénées
Bleuissent en s'assombrissant,
Onduleuses, et dessinées
D'un trait magistral et puissant.

Les grands bœufs regagnent l'étable;
Les veaux galopent après eux.
On rentre, et l'on se met à table
Autour d'un dîner savoureux.

Tout bruit s'éteint dans l'accalmie :
Les étoiles brillent aux cieux
Et sur la campagne endormie
Plane un silence harmonieux.

CRÉPUSCULE

A M. Henri Porée.

Au versant du coteau l'obscurité s'allonge.
Une lueur révèle à peine le lavoir.
Dans le gris crépuscule au magique pouvoir,
Les peupliers trembleurs prennent des airs de songe.

J'ai cueilli dans les bois la goimelle et l'oronge
Jusqu'à l'heure où mes yeux ont cessé de les voir,
Et le grand cheval blanc qu'on mène à l'abreuvoir
A mon aspect s'ébroue et tire sur sa longe.

Plains-moi, vieux compagnon! tous deux nous sommes las.
J'ai peur d'une ombre aussi, peur de moi-même, hélas!
Mais toi, tu dormiras d'un bon sommeil sans rêve;

Et moi, hanté, traqué par les morts que j'aimais,
Je devrai, sous le poids dont l'angoisse me grève,
Dormir rongé d'un mal qui ne s'endort jamais.

CRÉPUSCULE D'AUTOMNE

A Mademoiselle Marguerite Arnoud.

Dans le jardin désert, que l'automne dépouille,
Le buis touffu répand sa pénétrante odeur,
Et le dernier rayon d'un soleil sans ardeur
Pâlit sur le gazon, qu'un brouillard léger mouille.

Les poiriers, raidissant leur funèbre quenouille,
Déchargés de leurs fruits, bravent le maraudeur.
L'œil, par l'ombre attristé, sondant sa profondeur,
Sous le bois éclairci se glisse, plonge et fouille.

Il ne laisse échapper ni détour, ni recoin;
Inquiet, il s'en va plus loin, toujours plus loin;
Au delà du mur bas il atteint la campagne.

Confondant son sommet avec le gris des cieux,
La colline, au lointain, prend des airs de montagne.
Les oiseaux se sont tus, mornes et soucieux.

FIN D'AUTOMNE

A M. L. Deleporte.

L'automne a revêtu les bois silencieux
De rouges éclatants, de jaunes magnifiques,
Moires, damas, brocarts, brocatelles antiques,
Où se mêle la soie aux métaux précieux.

La folle vigne-vierge, au lierre astucieux
Mariant ses ardeurs, empourpre les portiques;
Elle fait flamboyer des splendeurs exotiques;
Elle affine des tons mourants, délicieux.

Comme ces derniers jours de lumière et de vie
Pénètrent de langueur mon âme inassouvie,
Où le frisson fatal commence de courir!

Je sens, à ces rameaux sans une feuille verte,
A ce souffle glacé par qui tout va périr,
L'hiver guettant au seuil de la porte entr'ouverte.

JOUR DE TOUSSAINT

Nous avons pénétré, rêveurs, dans la forêt
Parmi les châtaigniers que dépouille l'automne,
Pour demain, jour des Morts : leur squelette apparaît
En son déshabillé funèbre et monotone.

Sur le ciel d'un bleu pur les branchages tordus,
Avec leurs ganglions, leurs nœuds, leurs ankyloses,
Dessinent largement des gestes éperdus,
Des embrassements fous, des étreintes mal closes.

C'est la mort, ce n'est pas le vent qui fait pleuvoir,
Comme pour Danaé, l'or de ces feuilles rousses,
Reliques de l'été qu'on ne doit plus revoir,
Manteau qui couvrira, l'hiver, les jeunes pousses.

Lentement nous allons sur ce tapis épais
Où frémit sous nos pieds un craquement de soie ;
Lentement nous allons sans troubler cette paix
Où pas un chant d'oiseau ne vient semer sa joie.

Nous demeurons muets, et le silence est tel
Que l'on entend frôler une feuille qui tombe.
Dans le bois attristé, le Temps, seul immortel,
A l'automne expirant creuse, creuse une tombe.

Mais, en dépit du Ciel, nos cœurs battent si fort,
Le sang circule à flots si pressés dans nos veines
Que nous saurons braver l'hiver, comme la mort,
Avec des yeux sans peur et des âmes sereines.

NUIT DE NOEL

Sous l'inerte manteau de neige qui la couvre,
Immense, la campagne éblouissante s'ouvre :
Ainsi qu'une lueur s'échappe d'un miroir,
Une clarté d'en bas monte vers le ciel noir.

La plaine s'arrondit, se courbe en larges ondes;
On dirait d'une mer figée, aux eaux profondes.
En ce linceul ouaté le son s'étouffe et meurt;
Sourdement, au lointain, s'élève une rumeur;

Et, par cette rumeur qui croît et croît sans cesse,
Une troupe s'annonce avant qu'elle paraisse :
Des hommes s'avançant au milieu du chemin;
Puis des femmes, menant des enfants par la main.

Et ce sont, confiants en la sainte promesse,
Les fermiers du hameau qui s'en vont à la messe.
Bravant le froid, le gel, le vent, l'obscurité,
Tous sont partis; l'aïeul, perclus, est seul resté.

Ils chantent en marchant. Eux passés, tout retombe
Au silence funèbre et morne de la tombe,
Et sur la plaine blanche on n'entend d'autre bruit
Que la cloche sonnant la messe de minuit.

LA NUIT D'UKRAINE

(Imité de Gogol.)

Connaissez-vous la nuit d'Ukraine?
Oh! vous ne la connaissez pas!
Contemplez sa splendeur sereine :
Au ciel, la lune rit tout bas.

La voûte céleste, élargie,
Etalant son immensité,
S'éveille de sa léthargie,
Brille et respire en liberté;

Et la terre, sous sa caresse,
S'argente d'un reflet luisant.
Un vent frais, chargé de mollesse,
Passe, vaguement oppressant,

Ineffable et tendre cantique,
Souffle d'amour au loin semé.
O nuit divine, nuit magique!
Parfums de l'éther embaumé!

Immobiles et recueillies,
Les forêts, avec majesté,
Jettent sur les souches vieillies
Un long voile d'obscurité.

Les étangs, en nappes tranquilles,
Aux murs vert sombre des roseaux
Enclosent les senteurs subtiles
Et le froid morne de leurs eaux.

Les guigniers se penchent, avides,
Auprès des syringas en fleur,
Poussant leurs racines timides
Vers cette source de fraîcheur,

Et, balbutiant, leur feuillage
Parfois semble se mutiner
Contre le baiser qu'au passage
Le vent de nuit vient lui donner.

La campagne s'est endormie;
Mais, là-haut, tout est triomphant.
L'âme s'ouvre, mal affermie,
Aux douces visions d'argent,

Et leur image tyrannique
Se reflète et s'imprime au fond.
O nuit divine, nuit magique!
Comme le silence est profond!

Soudain, voici que tout s'anime,
Les bois, les steppes, les étangs;
Le rossignol, chanteur sublime,
Répand ses trilles éclatants;

La lune au sein du ciel s'arrête
Et semble l'avoir écouté;
Le village, assis sur la crête,
Sommeille en son rêve enchanté;

Et de plus en plus resplendissent
Aux flancs escarpés du coteau
Les cabanes qui se blottissent
Comme, au soir, un frileux troupeau;

Et toujours plus éblouissantes
Trouant l'ombre de leurs clartés,
Les murailles, au bord des sentes,
Tracent des sillons argentés.

Plus de chansons. Tout est silence.
Les bonnes gens dorment déjà.
Quelque étroite fenêtre lance
A peine un rayon çà et là.

Au seuil, une famille traîne
La fin de son tardif repas.
Connaissez-vous la nuit d'Ukraine?
Non! vous ne la connaissez pas!

CHOSES MARINES

DANS LE PHARE

A M. A. Fournier.

Entre le pilier rude et la muraille lisse,
Sous l'étroite embrasure où filtre un jour douteux,
Dans le vague étageant ses degrés raboteux,
L'escalier ténébreux enroule son hélice.

On tâtonne, on se heurte, on se recule, on glisse.
On monte, défiant, d'un pas lourd et boiteux.
Un relent de pétrole, écœurant, capiteux,
De cette ascension lasse fait un supplice.

Soudain, saisissement! On arrive au grand jour :
Les regards éblouis embrassent alentour
En bas, la mer sans borne, en haut, le ciel immense,

La mer où le soleil chatoie étincelant,
Où la vague se gonfle et meurt, puis recommence,
Et le ciel immobile, où plane un goéland.

LE PHARE ÉTEINT

A Albert Fonteny.

Les gardiens, pour un mot, se sont battus ce soir.
L'un d'eux, perdant son sang jailli sur la lanterne,
Dans la chambre du phare est étendu, l'œil terne ;
Au pied de l'escalier l'autre s'est laissé choir.

Parmi la brume épaisse il commence à pleuvoir.
On devine pourtant, le pavillon en berne,
Un brick désemparé, dont le spectre gouverne
Vers la terre, qu'il a failli ne plus revoir.

Devant cet horizon que l'obscurité barre
Le capitaine a pris, lui-même, en main la barre
Afin de découvrir le chenal qui le fuit.

Son regard exercé s'inquiète et s'effare
De chercher vainement au front noir de la nuit
La prunelle de feu flamboyante du phare.

A LA MER

Te voilà calme, mer puissante,
Qui, ce matin, faisais trembler.
Comme une chatte caressante
A mes pieds tu viens te rouler.
Montre-nous ta grâce câline,
Etale-nous ton ventre blanc,
O vague qui sembles féline
A force de charme troublant !
Mais que ta douceur est traîtresse !
Avec d'autres tu peux ruser.
Moi, je te connais trop, tigresse,
Et tu ne saurais m'abuser :
Quel coup de griffe, ta caresse !
Quelle morsure, ton baiser !

CAUCHEMAR

Assis sur le rocher, au bord du précipice,
Je songeais que la mer, à moins de maléfice,
Malgré tout son pouvoir ne saurait monter là,
Et je la provoquais, du haut de ma falaise,
Lui lançant des cailloux, l'insultant à mon aise,
Et lorsqu'elle avançait, je lui criais : holà !

Je la voyais gonfler, frémir, cracher de rage ;
Mais, pour la soulever, point de vent, ni d'orage :
Elle se démenait, elle écumait en vain.
Moi, je riais, bravant, défiant sa colère,
L'irritant à plaisir d'une parole amère,
Et je me délectais follement, quand soudain

Un perfide sommeil, étrange, irrésistible,
M'envahit, et mon corps, au péril insensible,
Sur le ferme granit s'allongea sans frayeur.
Alors (la mer n'est pas à cela près d'un crime),
Je sentis une main me tirer vers l'abîme,
Et je me réveillai, poussant un cri d'horreur.

UN SOIR

La mer avait battu, tout le jour, irritée,
Falaises de granit, la digue et la jetée
Que la terre anxieuse oppose à ses complots ;
Mais par sa fureur même elle s'était lassée
Et semblait regretter sa colère passée :
Le calme, avec le soir, descendait sur les flots.

Au Casino, mesquine et fragile cabane
Dont l'Océan se rit et que l'homme enrubanne,
La danse et la folie agitaient leurs grelots.
Parmi le sable fin de la grève charmée,
Tendre, venait mourir la vague encore pâmée :
Le calme, avec le soir, descendait sur les flots.

Sur le rivage obscur promenant ta tristesse,
Etrange composé de force et de faiblesse,
O cœur toujours gonflé de pleurs et de sanglots,
Quand verras-tu, lassé de l'humaine imposture,
Ne voulant plus aimer enfin que la nature,
Le calme, avec le soir, descendre sur les flots?

SAUVÉ!

Nous étions partis vingt pour la pêche d'Islande :
Je suis revenu seul!
Les autres jamais plus ne verront notre lande,
Et sont morts sans linceul.

Tous les vingt nous étions de la même paroisse :
Nous nous connaissions bien.
Vingt familles nous ont espérés dans l'angoisse
Et sans apprendre rien.

Au port les lourds bateaux rentrent l'un après l'autre;
Il en vient tous les jours.
Plus d'un même est parti longtemps après le nôtre :
On nous attend toujours.

Cependant, *l'Albatros* avait fait bonne pêche;
Nous étions bien portants;
Assurés d'un retour que Dieu parfois empêche,
Nous revenions contents.

Nous avions oublié ces brumes de l'Islande
Dont le plus brave a peur,
Quand nous fûmes, passant en travers de l'Irlande,
Coupés par un vapeur.

C'est notre faute aussi : nous étions sur sa route!
Après qu'il fut passé
On aurait pu sauver quelques hommes sans doute :
L'Anglais était pressé.

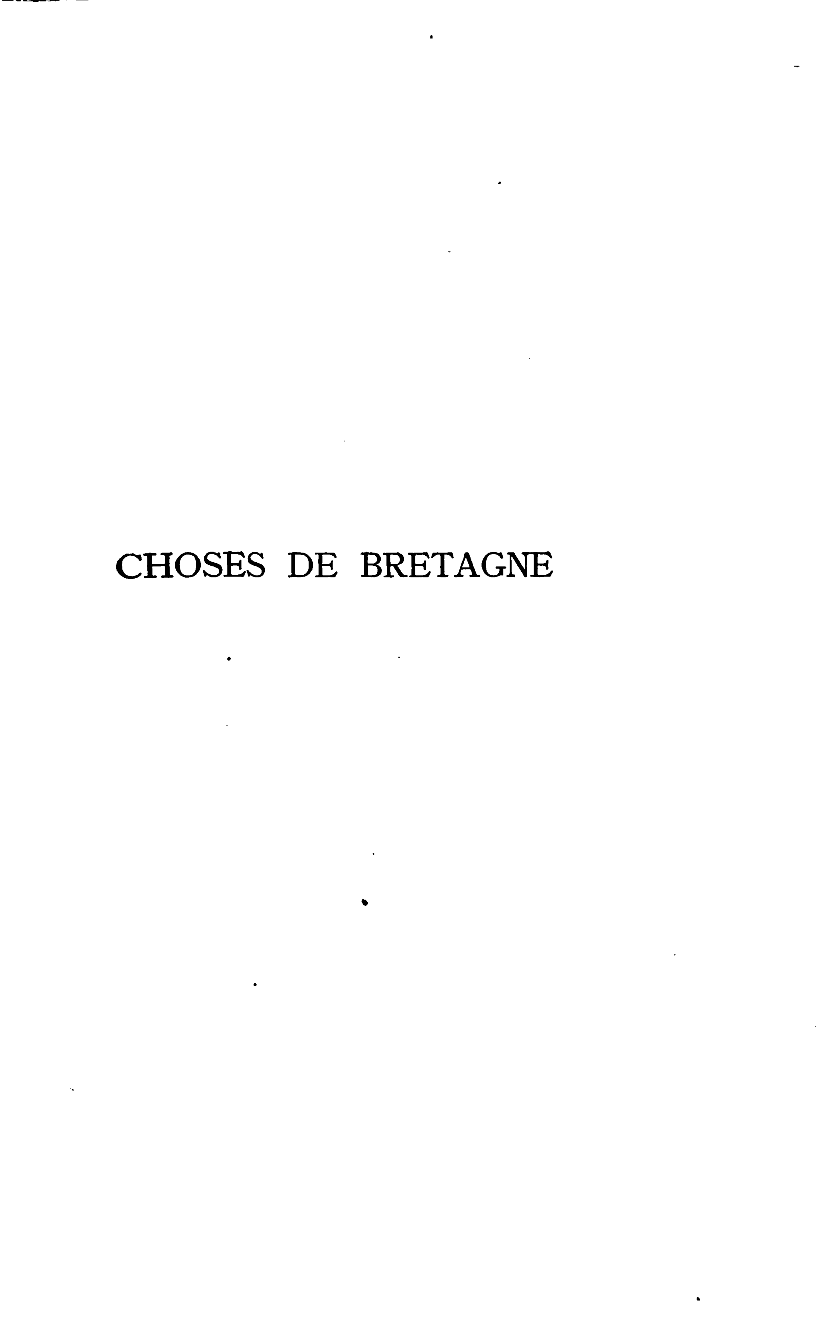
Je restai seul vivant, seul sur la mer immense :
Tout le reste périt.
Un bateau qui me vit, Dieu sait par quelle chance!
A la mort me reprit.

Lorsque je rentrai seul, qu'il me fallut tout dire,
Quel récit d'assassin!
Je sentais le regard des femmes me maudire :
J'avais l'air de Caïn.

Veuves, sœurs, orphelins, hagards, la lèvre amère,
Versaient des pleurs à flots,
Et j'appris ce jour-là tout ce qu'un cœur de mère
Renferme de sanglots.

Je n'ose plus passer devant les maisons closes;
Quand, le front soucieux,
Sort une veuve pâle avec des enfants roses,
Je détourne les yeux.

Ainsi, de l'effroyable et tragique aventure
Si vous m'avez sauvé,
C'était donc, ô mon Dieu, que pour cette torture
Vous m'aviez réservé!



CHOSES DE BRETAGNE

A LA BRETAGNE

A M. Corentin Guyho.

Duché rebelle aux fusions,
Vieille province de Bretagne,
Terre des châteaux en Espagne
Et des lugubres passions;

Royaume des illusions,
Qui fais, en ta vague campagne,
De toute butte, une montagne,
De tous songes, des visions;

Souriante sous ton ciel blême,
Inflexible et toujours la même
Quand tout s'effrite autour de toi,

Contre le temps qui nous dévore
Défends tes rêves et ta foi,
Granit que le couchant colore!

LANDE BRETONNE

A M. G. Le Bourdonnec.

Nous cheminons, songeurs, dans la lande bretonne.
Elle s'étend au loin, paisible et monotone,
Entre ses genêts d'or et ses ajoncs poudreux.
Hormis cela, le sol, à tout labeur revêche,
Ne produit rien ; parfois un mur de pierre sèche
Mélancoliquement enclôt un champ pierreux.

La mer est là, qui pleure ; on l'entend, toute proche,
Sans cesse gémissant, remords, plainte ou reproche :
Elle en a tant noyé, pêcheurs et matelots !
Elle a désespéré, mauvaise, tant de mères,
De veuves, d'orphelins, que ses vagues amères
Semblent âcres de pleurs et grosses de sanglots.

A coups précipités, comme un cœur qui se brise,
La cloche va tintant, et vers la vieille église
Femmes, enfants, vieillards, hâtent leurs pas pressés.
Avec ta mer farouche et ta morne campagne,
Si je t'aime d'amour, douce et rude Bretagne,
C'est qu'en toi vit toujours l'âme des temps passés.

LE VIEUX CHRIST

A Madame Dauvert.

Au tournant du chemin où la lande commence,
Dans la gloire du ciel que le couchant rougit,
Un vieux Christ, étendant ses bras maigres, surgit,
Tordu par un élan d'indicible souffrance.

Plus bas, un poteau neuf droit comme un mât s'élance.
Ridant le soir profond dont l'ombre s'élargit,
Les souples fils d'acier, lorsque le vent mugit,
Vont caresser le flanc percé d'un coup de lance.

Télégraphe de fer et toi, Christ de granit,
Adversaires qu'ici le Siècle réunit,
De ce rapprochement que devons-nous attendre?

Je voudrais contempler l'avenir sans effroi :
Donne-nous, donne-nous, Christ, si tu peux m'entendre,
Beaucoup plus de science ou beaucoup plus de foi !

TOMBES CELTIQUES

A Charles Ogier.

Menhir rayant le ciel d'une âpre silhouette,
Que la brume enveloppe et que le vent fouette,
A ton faîte un signal hissait-il son flambeau?
D'un culte primitif es-tu l'obscur symbole,
Ou de Bel, ou d'Hésus la ténébreuse idole?
Le menhir répondit : « Je ne suis qu'un tombeau! »

Dolmen de dur granit, table cyclopéenne
Que ses piliers massifs peuvent porter à peine,
De la croûte du globe effroyable lambeau,
Es-tu demeure, abri, crypte, cave ou caverne,
Antre de Polyphème ou de l'hydre de Lerne?
Le dolmen répondit : « Je ne suis qu'un tombeau! »

Cromlech, anneau rompu serti de pierre brute,
Marques-tu, de tes blocs où soudain le pied butte,
Le cercle noir décrit par le vol du corbeau
Ou, dans les champs déserts, la ronde que les fées
Mènent jusqu'au matin, folles et décoiffées?
Le cromlech répondit : « Je ne suis qu'un tombeau! »



Tumulus qui surgis, humble et morne colline,
Que le temps désagrège et l'orage ravine,
Bien qu'ajoncs et genêts te fassent un manteau,
Est-ce la main de Dieu qui te tira de terre,
Ou l'homme dressa-t-il ta croupe solitaire?
Et le tumulus dit : « Je ne suis qu'un tombeau! »

KERMARIO

A M. Le Coarer.

La plaine monte en pente douce
Vers le coteau coiffé de bois.
Une herbe courte et rude y pousse.
Pas un arbre. Pas une voix.

La paix y règne en souveraine
Et le silence n'est troublé
Que par une plainte incertaine,
Soupir des flots au vent mêlé.

En longues files symétriques
Courant de l'un à l'autre bout,
Les hautes pierres granitiques
Semblent des morts restés debout.

Elles se dressent éternelles,
Noirs fantômes sous le ciel gris.
Pour le temps qui passe autour d'elles
Leur fierté n'a que du mépris.

La légende, en sa fantaisie,
Ose seule les expliquer;
L'histoire tourne en poésie;
La science doit abdiquer.

Mais elles n'ont point de mystère
Pour les petits gars en sabots :
Ils savent que sur cette terre
Rien ne dure, à part les tombeaux;

Que dessous ces géants de pierre,
Narguant la pluie et l'aquilon,
Dorment de leur creuse paupière
Les morts couchés tout de leur long;

Et que, si tous, sinistre foule,
Sortaient de leur tombe, insurgés,
Par l'immense et funèbre houle
Les vivants seraient submergés.

L'OSSUAIRE

A Madame Jules Lebaudy.

Au fond de l'humble cimetière,
Le long du vieux mur de granit,
Entre les ronces et le lierre,
Comme dans la feuillée un nid,
Inhabitée, inhabitable,
Le toit croulant de vétusté,
Une masure lamentable
Fait ventre et penche de côté.

Une porte basse y pénètre,
Mais disjointe et ne s'ouvrant plus.
Un soupirail sert de fenêtre,
Coupé de barreaux vermoulus.
Là dedans, Dieu! comme il fait sombre!
A peine y tremble une lueur :
Quand mon regard a fouillé l'ombre,
Je recule, frappé d'horreur.

La masure est un ossuaire :
O morts sur qui le temps coula,
Dévorant chair, cercueil, suaire,
Ce qu'il reste de vous est là !
Ah ! les tristes, tristes reliques !
Dans ces ossements secs et nus
Les obèses, les faméliques
Ne sauraient être reconnus.

Os de vieillards, os de fillettes,
Sinistre et lugubre bazar,
On ferait d'étranges squelettes
En vous raccrochant, au hasard.
Et vous, crânes, dont les yeux vides
S'ouvrent sous un front qui jaunit,
La mort, en effaçant les rides,
A sa façon vous rajeunit.

Ces mâchoires sont effrontées
Avec leurs rictus impudents :
Les unes bâillent édentées,
Les autres ont toutes leurs dents.
Petites dents toujours vivantes,
Que délaissèrent à jamais
Les lèvres roses des amantes,
Peut-être est-ce vous que j'aimais !

Spectacle encor plus effroyable,
Oh ! ce sont les longs cheveux gris
De celles que le mal accable
Sans que leurs cœurs en soient aigris :
Epouses qui demeurent veuves,
Mères dont le fils a péri,
Que la vie abreuva d'épreuves,
A qui la mort seule a souri.

Pauvres cheveux, je vous vénère,
Par tant de douleurs argentés ;
Mais je ne sais pas de prière
Pour celles qui vous ont portés ;
Leur souffrance a prié pour elles,
Et, s'il est un Dieu de bonté,
Les anges ont pris sur leurs ailes
Ces âmes dans l'éternité.

LE FOSSOYEUR

A M. Georges Dauvert.

Le cimetière étroit, riant sous le soleil,
Egayait ses tombeaux de l'or du lichen fauve;
Les arbustes penchés se creusaient en alcôve,
Où les oiseaux chantaient la chanson du réveil;

Les abeilles heurtaient, lourdes de leur sommeil,
Les papillons, hardis auprès des fleurs de mauve,
Et le vieux fossoyeur découvrait son front chauve,
Dont l'ivoire couronne un visage vermeil.

A nous voir là, souvent, ayant fait connaissance,
Simplement il me dit, d'un ton de confiance,
Comme il avait perdu sa femme, son enfant,

Qu'il les avait pleurés et comment, solitaire,
Sans quitter ses chers morts, il attendait l'instant
D'aller, s'il plaît à Dieu, les rejoindre sous terre.

LAVANDIÈRE DE NUIT

Quand la lune épand sa clarté livide,
Lavandière pâle, au bord du ruisseau,
En ta robe large et qui semble vide,
Pourquoi trempes-tu tes bras blancs dans l'eau?

De mon pauvre enfant je lave les langes.
Entre mes deux mains j'ai serré son cou :
Le tendre mignon est avec les anges,
Et depuis ce temps j'ai pleuré beaucoup.

Mes yeux desséchés n'ont plus d'étincelle.
Je raidis en vain mon bras impuissant,
Et, quand j'ai tordu le lin qui ruisselle,
Ce n'est pas de l'eau qui sort, c'est du sang.

Le remords tenace a flétri ma lèvre :
Après les longs jours, les nuits sans repos.
Mon corps amaigri, que brûle la fièvre,
Squelette vivant, n'a plus que les os.

J'ai voulu savoir du Dieu qui pardonne,
Quand il mettrait fin à sa cruauté;
Le prêtre m'a dit, de sa voix qui tonne :
« Le démon te tient pour l'éternité! »

SONNEURS DE BINIOU

A M. Lucien Charpentier.

Ils allaient à pas lents, tous deux, la tête haute,
Levant vers le ciel bleu leur front, comme inspiré;
Sur le sable, où leur pied s'imprimait, côte à côte,
Leur ombre s'allongeait, spectre démesuré.

Ils allaient. Le plus grand à l'épaule trapue
De son frère semblait demander un appui;
L'autre étendait la main sur la tête crépue
D'un gars robuste et lourd qui marchait près de lui.

Ils allaient à pas lents. Soudain, ils firent halte,
Campés dans une pose à défier l'enfer,
Et jamais Templier, ni chevalier de Malte
N'eut un air plus hautain sous l'armure de fer.

Et pourtant, ils étaient de ces pauvres nomades
Qui, joueurs de musette ou sonneurs de biniou,
Sèment par les chemins danses, chansons, ballades,
Qui marchent tout le jour et couchent n'importe où.

Je m'arrêtai comme eux, afin de les entendre :
Entre ces infinis, l'Océan et les cieux,
Leur musique chantait si plaintive et si tendre
Que des larmes montaient de mon cœur à mes yeux.

Ils jouèrent longtemps, airs de danse ou de fête,
Chants de guerre, chansons d'amour ou de désir,
Et tous deux ils marquaient du pied et de la tête
Rythmes et mouvements, variés à plaisir.

Ils jouèrent longtemps, et je prêtais l'oreille
A ces airs d'autrefois, doux, cruels ou joyeux,
Et je sentis en moi naître une âme pareille
A l'âme qui brûlait en nos lointains aïeux.

Parmi l'âpre décor de ce pays sans âge
J'étais redevenu l'homme des temps passés,
Avec les appétits, les instincts de carnage
Tapis au fond de nous, fauves jamais lassés.

Sur les ailes de feu des grêles mélodies
Je m'envolais, sinistre et formidable oiseau;
Dur guerrier, je vivais d'atroces tragédies,
Où des flots de sang noir coulaient comme un ruisseau;

Je frappais sans pitié les enfants et les femmes,
Je poussais mon cheval sur leurs corps prosternés;
Et je me plongeais, nu, dans l'abîme des lames,
Bravant la mer sauvage et les vents effrénés;

Ou bien je m'enivrais d'écumante cervoise ;
Puis, gorgé de la chair des daims et des aurochs,
Dans le bois qu'embaumaient la verveine et l'armoise,
Je m'endormais, vautré sur l'herbe, entre deux rocs.

En mon sommeil passaient les soupirs des captives
Et le frémissement de leurs jeunes appas ;
Elles penchaient sur moi leurs figures craintives :
Elles rêvaient ma mort et ne la voulaient pas.

Ils jouèrent longtemps. Moi, j'écoutais encore
Cette musique étrange, à l'accent inouï,
Après qu'elle se tut et que dans l'air sonore
L'écho du dernier chant se fut évanoui ;

Et je me demandais : « Evocateurs des ombres,
Puissants magiciens, qui soulevez ainsi
Les voiles du passé si pesants et si sombres,
Toutes ces visions, les voyez-vous aussi ? »

Tandis qu'ils s'apprêtaient à reprendre leur route,
Je sortis de mon rêve et je m'approchai d'eux :
Alors, les regardant pour éclaircir mon doute,
J'aperçus qu'ils étaient aveugles tous les deux.

SAINT-MALO

A Albert Terrade.

Vieille ville de Saint-Malo,
Avec tes remparts, tes venelles,
Tes pierres grises, éternelles,
Et tes quais se mirant dans l'eau,

Tout alentour de ton îlot,
Tes hautes maisons solennelles
Cernent d'un cordon de prunelles
Ta longue forme de brûlot :

Ces yeux, qui te virent naguère,
Durant cent ans d'atroce guerre,
Ramener captifs tant d'Anglais,

S'indignent que tes adversaires
Passent, orgueilleux, dans leurs plaids,
N'ayant plus peur de tes corsaires.

SOUVENIR DE VACANCES

A M. Le Hénaff.

Voyageurs affamés par une longue marche,
Nous hélons une vieille à face de guenon.
A tout ce qu'on lui dit elle répond : « Non, non! »
Noé, sur son museau, l'eût admise dans l'Arche.

Nous découvrons alors qu'elle parle breton;
Mais cela, Ma Doué, ne fait pas notre affaire.
Notre appétit s'exalte et, pour le satisfaire,
Nous rêvons côtelette et gigot de mouton.

Point de mouton, d'ailleurs, qu'un seul sur la falaise,
Pendant au flanc d'un roc, lié comme un captif,
Et qui, nous poursuivant d'un bêlement plaintif,
Est, nouveau Prométhée, assez mal à son aise.

Nous lui tournons le dos avec compassion,
Persistant, malgré tout, à marcher d'un pas ferme,
Quand voici devant nous la porte d'une ferme :
Telle dut aux Croisés apparaître Sion.

On n'y respire point cette odeur parfumée
Qui révèle de loin l'apprêt d'un déjeuner :
La fermière n'a rien, hélas! à nous donner
Et notre espoir, déçu, s'évapore en fumée.

Mais on suivrait longtemps, guide leste et discret,
La fille de seize ans à chevelure blonde,
Corsage bondissant, jupon court, jambe ronde,
Qui s'en vient nous conduire au prochain cabaret.

Une branche de houx au-dessus de la porte
Signale la maison où nous entrons tous trois,
Réconfortés déjà, reçus comme des rois,
Saluant d'un regret notre gentille escorte.

Ici l'hôtesse est brune et prend un air vainqueur,
Légère, nous servant en une pirouette;
L'autre était ingénue et celle-ci, coquette,
Tortille ses cheveux en noirs accroche-cœur.

Du pain bis, presque dur, qui sous les doigts s'émiette,
Du poisson et des œufs, c'est là tout le menu,
Et la table, sans nappe, aurait l'air un peu nu,
N'était la savoureuse et superbe omelette.

L'eau fraîche tout d'abord nous a régénérés.
Le cidre dans les bols verse son or fluide;
Sans cesse un cruchon plein remplace un cruchon vide,
Et nous quittons la table enfin désaltérés.

Le moment est venu de se remettre en route.
Pourtant, si l'on restait? Les crêpes de blé noir,
Après le pain qui cuit, seront prêtes ce soir
Et puis dans ce grand lit on coucherait sans doute.

Nous voilà repartis sous le ciel du bon Dieu
Qui vit passer jadis le Romain et le Celte :
Au milieu du chemin, debout, la fille svelte
Se tient, le bras tendu dans un geste d'adieu;

Et nous, pressant le pas pour être loin plus vite,
Vers les horizons gris, par la brume plombés,
Pensifs, nous poursuivons, fléchissants et courbés
Sous l'infini regret des choses que l'on quitte.

PETITS DRAMES

LES HUNS

Les Huns sont arrivés hier au monastère,
Sur leurs petits chevaux hérissés et poilus :
Serrés, ils défilaient, boueux, poudreux, velus,
Sous les yeux du portier, que la terreur atterre.

Le prieur les accueille, avec sa mine austère,
Regarde sans effroi ces monstres chevelus,
Et, Dieu l'ayant marqué du signe des élus,
Le chef l'abat, sanglant, d'un coup de cimeterre.

Puis, après une nuit de paisible sommeil,
Pour avoir frais, devant le lever du soleil,
Ils sont partis, laissant l'autel souillé d'ordure.

Les voilà qui s'en vont, chevauchant trois par trois :
Le chef gratte d'un doigt son bonnet de fourrure
Et rit au souvenir du prieur mis en croix.

LE CHOUAN

Au Capitaine Poivret.

Jean se tient à l'affût au bord du chemin creux.
Comme il se chauffera près de la cheminée !
L'eau ruisselle, baignant sa peau parcheminée.
Dans la forêt déserte il fait un temps affreux.

Songeant, par intervalle, à son frère aux yeux bleus,
(Yves n'a point écrit depuis plus d'une année.)
Le braconnier subtil, sous la pluie obstinée,
Surveille la clairière où passeront les Bleus.

L'heure lui semble longue. Ont-ils changé de route ?
Charette les a-t-il enfin mis en déroute ?
Mais, là-bas, vient, chantant, un soldat isolé.

Il vise : la fumée envahit la clairière.
Du coup l'homme s'abat, comme un lièvre roulé.
Jean ne sait pas encor qu'il a tué son frère.

LES CHAUFFEURS

Quatre hommes sont entrés, le visage noirci,
Ont garrotté, couché le maître de la ferme,
Les pieds au feu qui va lui rôtir l'épiderme;
Puis ils ont ravivé le brasier obscurci.

Il a beau supplier, pleurer, crier merci,
S'efforcer à souffrir la douleur d'un cœur ferme,
Il sait que son tourment mortel n'aura de terme
Qu'après qu'il aura dit : « Mon argent est ici ! »

Une effroyable odeur de grillade s'exhale
Du corps inanimé, se répand dans la salle :
La fermière, d'un doigt, indique le trésor.

Les bandits, satisfaits, laissent tomber la flamme.
L'homme, entendant compter ses écus et son or,
Gémit, reprend ses sens, se roidit, et rend l'âme.

LA SERVANTE

Au Commandant Dufour.

Les Allemands se sont, à sa grande épouvante,
Logés chez le curé. Le pauvre homme en a peur
Et, devant ces gaillards à barbe de sapeur,
S'il dit : « Je ne crains rien, » à coup sûr il se vante.

Les ordres sont donnés, et déjà la servante
Ouvre la grange, avec un sourire trompeur.
Les soldats, harassés, tombent dans la torpeur
Et dorment. Au dehors, il pleut, surtout il vente.

Au milieu de la nuit très sombre, le curé
Se réveille en sursaut, ouvre un œil effaré :
La servante est debout, qui lui tend sa lévite.

Il s'inquiète : « Où sont, fait-il, les ennemis ?
— Chut ! Monsieur le curé ; sauvez-vous ; venez vite ;
Le feu brûle la grange,... et c'est moi qui l'ai mis. »

VIEILLE MUSIQUE

A M. A. Lavallée.

Quand je me promenais, le soir, dans le jardin,
C'était une très vieille et très douce musique,
Comme d'un clavecin, élégante relique
Qui prenait nos soucis vulgaires en dédain.

A l'exquise gavotte, au menuet badin
Succédait une voix frêle, pure, angélique :
O le ravissement du sublime cantique !
Puis, à minuit sonnant, tout se taisait soudain.

Peut-être qu'elle était de beauté dépourvue :
Je l'ignore toujours, ne l'ayant jamais vue.
Un jour son cœur cessa de battre dans son sein.

La maison est déserte et la chambre fermée,
Et celle qui chantait, le soir, au clavecin,
Est morte sans savoir que je l'avais aimée.

JARDIN DE FAUBOURG

Abrité par des murs très hauts, de tous côtés,
L'étroit et long jardin, que noircit une usine,
S'étiole et pâlit sous une ombre assassine,
Qu'aggravent les deux rangs de tilleuls étêtés.

Arbustes, plantes, fleurs, dans leur crue arrêtés,
Avec leurs airs penchés, leur tête qui s'incline,
Offrent aux habitants de la maison voisine
Un spectacle attristant, dont ils sont enchantés.

A Paris, un jardin ! Quelle bonne fortune !
Et surtout pour l'enfant malingre c'en est une.
Le loyer est plus cher? Avant tout, la santé !

Dans le perfide enclos, sagement, l'enfant joue.
Mais, loin que « le grand air » lui rende la gaîté,
Chaque jour décolore et creuse encor sa joue.

MIETTES DE PHILOSOPHIE

6.

LE MIROIR

A Maurice Tourneux.

Que de fois, avisant au passage un miroir,
Après l'avoir toisé comme ceux qu'on méprise,
Me suis-je arrêté là, stupide de surprise,
Devant l'homme inconnu que je venais d'y voir!

Alors, je m'y faisais de nouveau comparoir;
Puis, telle une beauté de son visage éprise,
Je contemplais longtemps la figure incomprise,
Criant : « Que penses-tu? Dis! je veux le savoir! »

Mais j'avais beau scruter le fond de ces yeux sombres,
Non, je ne pouvais plus retrouver dans leurs ombres
Ce que, la veille encor, mon regard avait lu :

Ainsi, j'aurai vécu, mystérieux problème
Renouvelé sans cesse et jamais résolu,
Et j'aurai mieux connu les autres que moi-même.

ANDANTE

A M. Jules Laty.

Je ne suis pas un philosophe;
Un poète, un savant non plus.
Pour être au nombre des élus
Dieu ne m'a pas donné l'étoffe.

Je suis un passant curieux.
Tout ce qui vit, verdit ou brille,
Soleil, oiseau, fleur, femme ou fille,
Allume un éclair dans mes yeux.

Je ne suis pas meilleur, ni pire,
Que mes frères ou mes cousins;
Tout aussi bien que mes voisins
Je ris, je pleure, je soupire.

Je connais l'amour, l'amitié,
Le désespoir qui vous enserre,
Et, dans la commune misère,
Je n'ignore pas la pitié.

Et, quand je me demande, en somme,
Sur l'obscur chemin que je suis,
Quel être vulgaire je suis,
Je me réponds : je suis un homme.

IMAGINATION

A M. A. Brunet.

Imagination, funeste créatrice,
Prophète de nos maux, qui souvent les grossis,
Et, ne pouvant nous voir paisiblement assis,
Nous fais lever, hagards, pour courir au supplice;

Imagination, chère consolatrice,
Qui nous calmes, fiévreux, nous réchauffes, transis,
Et, cachant l'avenir sous ton voile imprécis,
Masques d'un fol espoir sa face accusatrice;

Imagination, poète sans égal,
Expert à l'épitaphe autant qu'au madrigal,
Qui pleures le bonheur et qui chantes la peine,

Rêve sans volonté, désir sans frein, ni loi,
Foyer de tout amour comme de toute haine,
Tu sais nous torturer! Mais vivrait-on sans toi?

SERVITUDE

A M. Henri Pellat.

Sous un ciel aveugle, où règne un Dieu sourd,
Je m'en vais, trouvant de plus en plus lourd
Le poids de la vie,
Regardant pleurer, saigner et souffrir,
Et battre de l'aile, avant de mourir,
Mon âme asservie;

Mon âme asservie à des nerfs lassés,
A tous ces ressorts, criards ou cassés,
De la bête humaine;
Mon âme asservie au soleil, au vent,
Se laissant mener, sillage mouvant,
Par tout ce qui mène.

Si, désespéré de ma lâcheté,
Je tends l'arc vibrant de ma volonté,
La corde se brise;
Puis il suffira, pour me consoler,
Pour me raffermir, ou pour m'ébranler,
D'un souffle de brise.

IDÉAL

A M. Georges Devin.

Aimer la grâce, la beauté,
La distinction, l'élégance,
L'art, les lettres et la science;
Mais leur préférer la bonté;

Et, d'un cœur plein de charité,
Au faible épargner la souffrance;
Avoir la foi, sans espérance,
Et la tenace volonté;

Ne point haïr, ne point maudire;
Faire un peu de bien, sans le dire;
Savoir dédaigner, sans mépris :

Idéal poursuivi sans trêve
Et dont je connais tout le prix,
Pourquoi n'es-tu qu'un trop beau rêve?

ODI VULGUS

A M. A. Guerbette.

J'ai tort! Je déteste la foule,
Son amalgame saugrenu,
Vaste mer faite d'inconnu,
Dont le flot aveugle me roule.

Quand la vague au long de moi coule,
Je sens un frisson continu :
Il me semble que mon corps nu
Sur des corps répugnants se moule.

Sans dégoût, sans souci, sans soin,
J'aime mieux rester dans mon coin.
Homme égaré parmi des buffles,

Je ne veux pas beugler en chœur.
J'ai l'horreur du contact des mufles :
On n'est pas maître de son cœur.

LE BONHEUR

A M. Alexandre Lemercier.

Le bonheur est un chapelet
Qui se déroule avec la vie;
Mais des grains, fins comme millet,
Plus d'un nous échappe et dévie.

A le saisir sommes-nous prêts,
Entre nos doigts déçus il glisse.
On ne s'en aperçoit qu'après,
Tant il a passé mince et lisse.

Nous poursuivons obstinément
Une entreprise dérisoire :
Notre effort, qui nous trompe et ment,
Donne un bénéfice illusoire;

Et, pendant des jours et des jours,
Dans nos mains de repos avares
Le chapelet roule toujours
Ses grains plus minces et plus rares.

A la fin, las, découragés,
Le front creusé d'atroces rides,
Desserrant nos doigts enragés,
Nous laissons pendre nos mains vides.

LASSITUDE

A quoi servent nos cris de colère ou de haine?
Nos pleurs sont superflus et notre plainte est vaine;
Nous pouvons, s'il nous plaît, croire, espérer, douter :
Aucune oreille n'est, là-haut, pour écouter.
Moi, lassé, je me tiens à l'écart de la vie,
La regardant couler devant moi sans envie;
Humble ruisseau côtier qui gagne l'Océan,
Je la rattraperai toujours dans le néant,
Et d'ici là je veux enfiler, sur la grève,
Des perles d'idéal avec des fils de rêve.

JOIE DE VIVRE

es souvenirs sont des regrets;
Les espérances sont des rêves;
Sous les roses ou les cyprès,
Le présent, en minutes brèves,
Coule et se perd l'instant d'après
Comme l'eau du ciel dans les grèves;

Et nous passons, sages et fous;
Tout nous fuit, tout nous abandonne.
En vain nous prions à genoux
Un Dieu qui jamais ne pardonne,
Et toujours pour quelqu'un de nous
C'est la dernière heure qui sonne.

EN SUIVANT LE CONVOI D'UN ENFANT

Dieu, destructeur jaloux des bonheurs éphémères,
Assassin des enfants et tourmenteur des mères,
Quelle leçon de meurtre oses-tu nous donner?
En proie à cette horreur que nul mot ne peut dire,
Quand nous croyons en toi rien que pour te maudire,
Devons-nous te haïr ou bien te pardonner?

Tandis que nous suivons, en deuil, hier en fête,
Sous le linceul vivant de fleurs qui nous entête,
Ce cercueil qui renferme un cadavre d'enfant,
Tu ne comprends donc pas que cette atroce peine
Nous remplit, débordants, de colère et de haine,
Et ne nous montre en toi qu'un bourreau triomphant?

Et si tous, saluant, se signant au passage,
Arrêtés au trottoir comme sur un rivage,
Troublent une douleur qui voudrait s'isoler,
Si tu permets qu'on soit encor plaint par les autres,
Que des passants, émus, mêlent leurs pleurs aux nôtres,
Est-ce pour nous abattre, ou pour nous consoler?

VITA DOLOROSA

A M. Amédée Béesau.

Oui, la vie est mauvaise, et, si quelque bonheur
Interrompt, par instant, la trame douloureuse,
Une maille échappée au tissu de malheur
Ne fait pas que l'étoffe en semble moins rugueuse.

Et ces bonheurs furtifs, comme on les a payés !
Espoirs toujours déçus, amour mêlé de haine,
Irréparables deuils, pleurs jamais essuyés,
Tout l'épouvantement de la souffrance humaine.

Encor si de l'enfant on conservait la foi ;
Mais l'homme n'y voit plus qu'une fade ironie.
Ne savoir à qui dire : « Ayez pitié de moi ! »
C'est traîner dans la nuit une lente agonie.

Eh bien ! si je n'ai pas cette simple vertu
Qui produit les héros, qui conduit les apôtres,
Devoir, viens relever mon courage abattu :
Sursum corda! Tâchons de vivre pour les autres !

CARPE DIEM

Carpe diem est bientôt dit ;
Mais entre le passé maudit
Qui nous poursuit de sa tristesse
Et l'avenir inquiétant,
Il ne nous reste qu'un instant
Pour jouir de l'heure qui presse ;

Cette heure sans cesse en chemin
Et qui nous glisse de la main,
Flot que rien jamais ne retarde,
En son perpétuel progrès,
Ne nous donne, à part des regrets,
Qu'une joie amère et bâtarde ;

Et d'hier, rivière ou torrent
Sur la pente toujours courant,
Pas une goutte ne demeure.
Pour celui qui, du ciel banni,
Rêve d'éternel, d'infini,
Qu'est-ce qu'un plaisir d'un quart d'heure ?

OPTIMISME

A Edmond Thiaudière.

Le cerf tremble dans sa cachette
Quand éclate le son du cor :
Insensible au funèbre accord,
L'homme bâtit, aime, projette.

Tout change d'un coup de baguette,
Théâtre, acteurs, drame, décor :
Comment osons-nous rire encor
A trois pas de la Mort qui guette ?

Folie heureuse ! Heureux oubli,
Par qui le voyage embelli
Jusqu'à la fin va se poursuivre !

A côté du gouffre béant
Pas un de nous ne pourrait vivre,
Les yeux ouverts sur le néant.

LE SUICIDE

Le suicide, à t'en croire, est une lâcheté ?
La formule a vieilli, banale et creuse phrase.
Ah ! si tu te roidis sous le poids qui t'écrase
Et brandis vers le Ciel un blasphème irrité,

Bien qu'il soit sans péril et sans témérité,
Je pourrai, m'échauffant à l'ardeur qui t'embrase,
Malgré son impuissance et malgré son emphase,
Reconnaître à ton geste un semblant de beauté ;

Mais si, louche marcheur que la frayeur dévie,
C'est la peur de la mort qui t'enchaîne à la vie,
Si tu t'en vas rampant, et non droit et debout,

Et si c'est par terreur que tu poursuis la tâche
Et veux porter, saignant, ton fardeau jusqu'au bout,
Tais-toi ! Ne me dis pas que le suicide est lâche !

LE SOUPÇON

Oh ! qu'il nous en faut peu pour perdre confiance !
Une œillade surprise, un sourire indiscret,
Deux mots où notre esprit veut voir un sens secret ;
Deux mots, c'est trop ; un seul ; moins encore, un silence ;

Un geste sans portée, une étreinte à la danse
Qui vous perce le cœur comme un coup de fleuret ;
Une lettre qui traîne, aperçue à regret,
Et dont on n'a pas lu le mot qui la commence ;

Nuage insaisissable ! Et pourtant, c'est fini.
Ainsi que se répand sur un terrain uni
Sans secousse et sans bruit une couche de lave,

Tel l'odieux soupçon rampe, nous envahit,
S'infiltre en notre sang, venin que rien ne lave,
Et que seule la mort de notre amour trahit.

L'IDÉE DE DIEU

A M. Ph. Delahaye.

La Nature aux lois immuables
Est sans Maître, je le veux bien ;
Mais alors, Dieu des misérables,
Quel rôle inutile est le tien ?

Que fais-tu là sur ta machine,
Ni chauffeur, ni mécanicien,
Les bras croisés sur la poitrine
Et ne servant à rien de rien,

Que le train marche ou qu'il déraille,
Assuré de n'y rien pouvoir,
Soliveau que le passant raille,
Mannequin sans droit, ni devoir ?

Ah ! rendez-nous les dieux antiques,
L'Olympe qu'Homère chantait ;
Rendez-nous le Dieu des cantiques
Et son Ciel où l'encens montait ;

Rendez-nous faunes et satyres
S'ébattant dans les bois sacrés ;
Rendez-nous vierges et martyres,
Lys, fleuris aux vitraux nacrés.

Plus de temples, et dans l'église,
Près des becs de gaz allumés,
La sonnette en vain s'électrise :
Les fidèles sont clairsemés.

Qu'il est bien mort, ô Madeleine,
Ton doux Sauveur crucifié !
Hosanna ! Par l'acétylène,
Vois, le Soleil est défié !

PROVIDENCE

Nous rêvons, en notre misère,
Un Dieu juste et fort, bon géant,
De ceux que l'on aimait, béant
Aux vieux contes de la grand'mère,

Et vers lui notre humble prière
S'élève du fond du néant ;
Mais à le voir, roi fainéant,
Sommeiller, notre foi s'altère.

Quand nous lui demandons appui,
Nul secours ne descend de lui,
Il faut nous rendre à l'évidence.

Sans lui l'homme naît, vit et part :
S'il existe une Providence,
Elle n'apparaît nulle part.

SACRIFICE VAIN

Toi qui pour nous sauver mourus sur le Calvaire,
Une sueur de sang à ton front désolé,
Agneau sans tache aux mains des bourreaux immolé,
Espérant désarmer la loi d'un Dieu sévère,

On ne t'adore plus ; à peine on te révère.
Parmi ce peuple ingrat qui se rue, affolé,
Bientôt tu resteras sur ta croix isolé,
Sans que dans ta doctrine un homme persévère.

Il nous faut désormais des dogmes démontrés.
Regarde ! Les marchands au temple sont rentrés.
Le chrétien vainement croit, pleure, prie, espère.

Le mal a-t-il cessé de flageller le bien ?
Pauvre rêveur, qui n'as pas su fléchir ton père,
Ton supplice et ta mort ne nous servent de rien.

REPROCHE

Quelle inspiration te dicte une morale,
Homme, qui n'en vois point d'exemple autour de toi,
Et dans tout l'univers ne trouves d'autre loi
Que la nature aveugle et la force brutale ?

Poursuis stoïquement une lutte inégale
Contre un monde qui n'a ni scrupule, ni foi,
Parmi des animaux dont le plus fort est roi,
Ayant, proche ou lointain, pour but là mort fatale.

Tu seras brisé, soit ! Mais dans ton juste orgueil
Tu pourras mépriser qui te jette au cercueil
Et dire : « Tout roseau que je suis, moi, je pense.

Si, dans mon dur chemin, je tombe à chaque pas,
La Justice est la cime où tend ma conscience :
Dieu me l'a révélée et ne l'observe pas. »

IMPUISSANCE

Mes morts, c'est quand je suis tout seul que je les vois.
Ils sont là, sans que nul ait entr'ouvert la porte :
Par où sont-ils entrés ? Je ne sais ; il n'importe.
Leurs yeux sont sans regards et leurs lèvres sans voix ;

Mais, bien qu'ils soient venus et mainte et mainte fois,
Qu'ils se rangent toujours, toujours de même sorte,
Mon angoisse à leur vue est toujours aussi forte
Et le pareil frisson parcourt mes membres froids.

Que voulez-vous de moi, pâle et spectrale engeance ?
Serait-ce de la Mort qu'il faut tirer vengeance ?
Hélas ! je ne puis rien contre votre assassin.

La victime à frapper dès demain, c'est moi-même
Et contre le poignard dirigé sur mon sein,
Ridicule plastron, je n'ai que le blasphème !

HÉRÉDITÉ

A M. Raoul de la Guette.

Depuis les temps lointains de Rhée et de Saturne
L'homme a beaucoup changé : l'absurde pantalon
Sur son pied déformé descend jusqu'au talon
Et le lourd godillot remplace le cothurne ;

Le gaz nous délivrant de la terreur nocturne,
Le grotesque habit noir règne en maître au salon ;
Le triste haut-de-forme et le hideux melon
Arrachent un sourire au passant taciturne.

Mais tant de changements nous font-ils si divers ?
Ai-je, d'un cœur plus haut, d'un esprit moins pervers,
Dépouillé le vieil homme en muant son costume ?

J'ai peur que non, et, si d'un œil impartial
J'observe mon semblable, ou moi, j'ai l'amertume
De retrouver en nous l'ancêtre bestial.

PROTESTATION

La science a tué la foi.
Transformons nos vieilles églises
En théâtres, en cour d'assises.
Plus de Dieu ! L'homme seul est roi.

Encor s'il observait la loi
Que font les foules indécises !
Mais non ! ses notions précises
S'arrêtent au culte du Moi.

Que sont pour lui l'art, la pensée,
La tendresse à flots dépensée ?
Poussières, qu'emporte le vent,

Folles chimères, vains sophismes !
L'idéal de nos égoïsmes
Est-il d'être un pourceau savant ?

RÉPLIQUE

Et pourtant, j'aime le progrès :
Lorsque son flot emporte et roule
Les abus dont pâtit la foule,
Je n'éprouve point de regrets.

Si le vent souffle en mes agrès,
Sans frisson j'affronte la houle.
A bas le monde qui s'écroule!
Mais il faut reconstruire, après!

Et je veux que sur la justice,
Sur l'amour, sur le sacrifice,
Soit fondé le monde nouveau;

Je veux, race desheritée,
Que, demain, la loi soit dictée
Par le cœur, non par le cerveau.

COMPASSION

A M. Jules Vire.

A supposer que le bonheur
Pour un instant nous fût possible,
Encor nous faudrait-il un cœur
Au mal des autres insensible.

Or, je sais si peu m'isoler
De mes compagnons de misère
Que je ne puis me consoler
De leur malheur, que j'exagère.

Plus d'un même est indifférent
A son propre sort, qui m'attriste.
Je porte en mon cerveau souffrant
Plus de douleurs qu'il n'en existe.

Rien ne me viendra délivrer
De mes angoisses, de mes transes :
Comment oserais-je espérer
Un terme à toutes les souffrances ?

AVEUGLEMENT

Tu n'es pas sans avoir parfois l'intention,
Chrétien, de conformer ta vie à ta croyance
Et ces mots plus qu'humains « charité, bienfaisance »
Traversent ton cerveau comme une vision,

Et te voilà parti, grisé d'ambition,
Tout soulevé d'orgueil, bouffi d'outrecuidance,
Pour te substituer, homme, à la Providence
Et jouer ce grand rôle avec conviction.

Suis ton impulsion, insouciant du reste !
Mais dans ton égoïsme au moins sois plus modeste,
Car toi seul es ta dupe, ô frère ! Souviens-toi,

Si notre unique but est le bonheur d'un autre,
Qu'il faut que ce bonheur, homme de trop de foi,
Soit fait à sa façon, et non pas à la nôtre.

VENGEANCE

Je ne pratique pas le pardon de l'offense.
Je ne veux pas non plus œil pour œil, dent pour dent.
Attendant volontiers un heureux accident,
Je m'en remets au temps du soin de ma vengeance.

Et le temps, à lui seul, artisan de souffrance,
Ingénieux bourreau, sans hâte, fait souvent
Mieux que n'eût inventé ma colère, rêvant
Ces coups contre lesquels il n'est point de défense.

J'ai vu mon ennemi se tordre, pantelant,
Et, si le châtiment m'avait semblé trop lent,
Il a, venant enfin, satisfait ma rancune.

Même, pris de pitié, j'ai crié : C'est assez !
Mais vainement. Jamais, pas une fois, pas une,
Je n'ai vu le bourreau croiser ses bras lassés.

DON JUAN

Lorsque le commandeur, au festin convié,
Soucieux de répondre au défi qui l'outrage
Et dans son cœur de pierre ayant couvé sa rage,
Marche d'un pas égal et jamais dévié,

Sans plaindre Don Juan, j'ai souvent envié
Sa hautaine insolence et son calme courage
Et l'impassible front qu'il oppose à l'orage,
Emportant aux enfers son crime inexpié.

Je n'ai pas cette audace, et c'est çe qui me tue.
Quand j'entends, dans la nuit, le pas de la statue,
Navré de repentirs, de regrets, de remords,

Je fléchis à porter mes amours et mes haines,
Et, les sentant peser de ce poids lourd des morts,
Je chancelle et mon sang se glace dans mes veines.

ORGUEIL

Ce que j'admire en vous, c'est l'indomptable orgueil,
C'est l'orgueil sans répit, c'est l'orgueil sans faiblesse,
Qui dans l'humilité ne voit qu'une bassesse,
Qui même à la pitié refuse tout accueil ;

C'est l'orgueil que n'abat ou n'ébranle aucun deuil,
Et qui, ne redoutant misère, ni détresse,
Semble devoir garder sa hautaine noblesse
Et survivre, immortel, au delà du cercueil ;

C'est l'orgueil qui résiste à tout prix, à tout risque,
Se dresse d'une pièce ainsi qu'un obélisque,
Et qui fait tour à tour les héros et les fous ;

C'est l'orgueil qui condamne à marcher solitaire,
Qui, sans courber le front ou plier les genoux,
Verrait crouler le ciel et s'entr'ouvrir la terre.

DERRIÈRE LE MASQUE

Unissant, correct, la règle au compas,
A vos yeux je suis un homme du monde,
Arbre en espalier, que la serpe émonde,
Qui fournit des fruits pour un seul repas.

Du portrait flatteur je ne me plains pas :
Vous m'auriez pu croire une brute immonde
Et je vous sais gré sur la mappemonde
De tracer l'étroit sentier de mes pas.

Ne jurez de rien, ô chère ingénue!
Ange à qui la vie est presque inconnue,
Votre jugement serait en défaut.

Moi, de quelque nom choisi qu'on me nomme,
Sous ce masque lourd d'homme comme il faut,
J'ai bien peur, ma foi! de n'être qu'un homme.



SOUPÇON D'ESTHÉTIQUE



CLAIR C

Génie amoureux de cl
Père du doux parler d
Dont l'infatigable espé
S'en va cherchant la v

Garde-toi de l'Ibsénité
Fuligineuse incohérenc
Toi pour qui le doute
Et la pénombre, obscu

Fils de Rabelais, de V
Franc compagnon, plu
Que jaser ce jargon di

Tes yeux sont mal fai
En dépit des esprits co
Flamme vaut mieux q

LE SONNET

A M. Hippolyte Gautier.

Quoi qu'en disent certains, j'adore le sonnet ;
Je me laisse bercer à son rythme qui chante,
Que sa note résonne ironique ou touchante,
Nocturne rossignol ou joyeux sansonnet ;

Et, comme quelquefois de l'air la chanson naît,
Il advient, écartant une rime méchante,
Que l'on fasse, d'un mot à tournure approchante,
Jaillir un sens nouveau qu'à peine on soupçonnait.

D'ailleurs, c'est à mes yeux l'habit qui fait le moine :
Un blanc dominicain plaît mieux qu'un noir chanoine ;
Le flacon ciselé fait goûter la liqueur.

Enfin, sonnet galant, en ta forme que j'aime,
N'es-tu pas, mousquetaire élégant et vainqueur,
Même avec des défauts, moins long qu'un court poème ?

APOSTROPHE

J'aurais pu, je crois, tout comme les autres,
Suer sans repos, me battre les flancs,
Hanneton rêveur, pondre des vers blancs
Dénués de sens autant que les vôtres.

Vous m'auriez crié : « Te voilà des nôtres ! »
Dupes volontiers de mes faux-semblants.
Prêtres maladifs aux cultes troublants,
Vous m'auriez compté parmi vos apôtres.

Mais je ne veux pas de ces lâchetés.
Vos suffrages sont trop cher achetés :
J'écarte la main que vous m'alliez tendre.

Hiboux clignotant d'un œil hébété,
Nous ne sommes pas faits pour nous entendre :
Vous préférez l'ombre, et moi, la clarté.

SUR UN PORTRAIT DE MARCEL LEGAY

A Manuel-G. Mendez.

Debout, dominateur, c'est lui, le bras tendu,
Tandis que l'autre main tient la cape drapée,
C'est lui nous menaçant de sa dextre crispée
Et planant au-dessus du public éperdu.

En son masque expressif par un rictus tordu,
L'œil darde son rayon comme un éclair d'épée.
Sous l'ample chevelure aux ciseaux échappée
Le front pensif résout quelque problème ardu.

« Tu t'en iras les pieds devant, » dit le poète;
Mais l'artiste inspiré, tragique, le complète
D'un geste inoubliable et fixé désormais,

Et ce geste puissant, brandi jusqu'aux étoiles,
Jetant le mot terrible : « En voilà pour jamais! »
Fait le carton plus grand que les plus vastes toiles.

A MONNA LISA

A M. H. Derouin.

conde, merveilleux chef-d'œuvre de Vinci,
iracle de beauté neuve et toujours diverse,
uelle séduction ta froide image exerce !
on siècle t'adora, si tu fus belle ainsi.

e t'admire, je t'aime, et je te crains aussi,
Car je sais le poison qu'un œil de femme verse.
Si tu te contemplais en ta grâce perverse,
Es-ce que tu dirais à ton peintre : merci ?

Toute vive il te prit, te jeta sur la toile
Avec ta main divine et tes doux yeux d'étoile ;
Mais la vérité fut son unique souci.

Son pinceau libre et franc, qui voulut tout écrire,
Même ton teint de cire et ton front sans sourcil,
Montre l'âme perfide au travers du sourire.

CONSEIL

—

O poète, assembleur de mots,
Qui de l'éclat des chrysoprases
Fais briller, miroiter tes phrases,
Comme l'orfèvre ses émaux,

Qui prêtes voix aux animaux,
Nous refroidis ou nous embrases,
Et de ton pied vainqueur écrases
Le monstre rampant de nos maux ;

Musicien, peintre, philosophe,
Qui te crois un peu plus d'étoffe
Que tes concurrents au cercueil,

Garde-toi de laisser paraître
Ton injustifiable orgueil :
Rien ne te survivra, peut-être !

COSAS DE ESPAÑA

PAYS BASQUE

A M. F. Lasaygues.

Lisière de France et d'Espagne
Où tout un peuple de héros,
Pour défendre ses *fueros*
Plus d'une fois tint la campagne ;

Où par la mer et la montagne,
Sous l'œil des *carabiñeros*,
Des gens vont, pour quelques *douros*,
Affronter la mort et le bagne ;

Pays basque, où rien n'est banal,
Dont le langage original
Sans doute fut parlé dans l'Arche,

Ton paysan, vêtu de court,
Est plus rapide, quand il marche,
Que pas un homme quand il court.

LE VASE ARABE

A Madame Dauvert.

C'est un vase hispano-mauresque.
En sa forme exotique, il a
Je ne sais quoi de barbaresque :
Quel hasard chez nous l'exila ?

Avec sa panse large et basse
Où la lumière s'accrocha,
Qu'est-il ? Grenade ou calebasse,
Turban d'émir ou de pacha ?

Sa couleur est de pourpre rouge,
Que pénètrent des reflets verts :
Un rayon de soleil y bouge,
Se nuançant de tons divers ;

Et le long du bord, deux oreilles,
Qui dépassent comme un créneau,
Dressent leur menace, pareilles
Aux cornes courtes d'un taureau.

Par quel mystérieux mirage
Ce vase arabe, à l'air riant,
Evoque-t-il en moi l'image
De l'Espagne et de l'Orient?

Car j'y vois le Généralife,
Et l'Alcazar, et l'Alhambra,
Et je crois que j'étais calife
Quand l'empire maure sombra.

CORRIDA

A Manuel-G. Mendez.

Corrida de toros! L'affiche colossale
A tous les carrefours, sur tous les murs s'étale :
Jamais émotion plus vive n'éclata.
Dans toutes les maisons, chez toutes les familles,
Quelle joie! On promet deux illustres cuadrilles,
Celle d'Espartero, celle de Guerrita.

Et déjà vers le cirque un peuple s'achemine :
Voitures, cavaliers, piétons de toute mine,
Mendiants que la pluie autrefois nettoya,
Vieillards, hommes, enfants, femmes et jeunes filles,
Boleros, *sombreros*, bérets, chapeaux, mantilles,
Toiles de Velasquez, eaux-fortes de Goya.

Sous le soleil de feu qui chauffe les cervelles,
Le métal des harnais jette des étincelles,
Les pompons et les glands se trémoussent joyeux ;
La poussière revêt d'une couche argentée
La foule qui se hâte, âpre et surexcitée,
Avec des cris de fête et des airs soucieux.

Songez donc! Le bruit court que la *plaza*, remplie,
Va se fermer! Pas un qui recule ou qui plie,
Car, si l'on n'entre pas, quel chagrin ce sera!
On prend billets de *sol* ou de *sombra*, qu'importe!
Ce qu'il faut, voyez-vous, c'est dépasser la porte,
Et sauf à s'installer, après, comme on pourra.

Les gradins sont bondés, les loges sont complètes.
Une rumeur frémit sur l'océan des têtes
Quand au balcon frangé paraît le président.
C'est le signal. L'orchestre exécute une marche,
Tandis qu'un lent cortège à la noble démarche,
Serpent de soie et d'or, se déroule et s'étend.

D'abord les alguazils. Non pas que la police
Veuille avec le taureau brutal entrer en lice :
Ce serait trop contraire à la tradition!
Ensuite, les *chulos*, jeunes, pimpants, alertes,
En vestes de velours, d'or et d'argent couvertes,
Et dont chaque coup d'œil fait une passion.

Voici les *espadas*, en costumes splendides,
Sur l'épaule accrochant la cape aux plis rigides,
Brodés et chamarrés tels que des généraux.
Ils s'avancent, d'allure à la fois digne et leste,
Saluant d'un regard, d'un sourire, d'un geste,
Et beaux comme des dieux, fiers comme des héros.

Les picadors massifs, que leurs tristes montures
Livreront sans issue aux pires aventures,
Suivent, la pique au poing, droits, le torse rablé.
Puis, s'ébrouant, ruant sous les grelots agiles,
L'attelage coquet des mules indociles
Et l'essaim des *mozos* ferment le défilé.

Son orbite achevée au son d'un air qui berce,
Le cortège brillant fait halte et se disperse,
Groupes s'éparpillant sans pourtant s'isoler.
Tout est réglé d'avance et chacun prend sa place.
Au tumulte succède un silence de glace,
Si bien qu'on entendrait une mouche voler.

La trompette a sonné la stridente fanfare :
Le taureau de Véra, que le grand jour effare,
Projectile vivant, bondit hors du *toril*.
Le picador, campé bien d'aplomb sur la selle,
Assurant dans sa main la pique qui chancelle,
Se tient prêt, le regard attentif au péril;

Et, l'œil gauche bandé, sa sèche haridelle,
Pendant que le public sans pitié se rit d'elle,
S'inquiète et s'agite, ayant peur vaguement.
Le taureau, frissonnant, farouche, formidable,
Gratte le sol d'un pied qui fait voler le sable
Et remplit l'air troublé d'un rauque meuglement.

Soudain (et quel oiseau volerait plus rapide?)
Franchissant d'un élan le large espace vide,
Droit sur le picador il fonce, aveugle et sourd :
Soulevés, secoués, brandis par cette trombe,
Cheval et cavalier, l'un s'abat, l'autre tombe,
Pris sous le maigre corps qui lui pèse bien lourd.

Trois picadors. Trois fois la même comédie,
Si proche de tourner en noire tragédie !
Les picadors sont saufs; mais les maigres chevaux,
En qui la corne aiguë ainsi qu'un poignard entre,
Vomissent par la plaie ouverte de leur ventre
Les boyaux dévidés en sanglants écheveaux.

Autour d'eux les *chulos* en troupe se rassemblent;
Le cheval, redressé sur ses jambes qui tremblent,
Se raidit, piétinant le sang qu'il a versé;
Le cavalier, remis en selle, au choc s'apprête;
Le taureau, détourné par les capes, s'arrête
Devant un adversaire à nouveau dispersé.

Après les picadors, ce sont les banderilles.
J'aimerais mieux d'un coup abattre les neuf quilles
Que planter, bien en face, une flèche au taureau;
Et c'est deux que l'on plante, et deux autres ensuite.
A voir cela, mon sang bout et se précipite :
Le cœur me bat plus fort qu'au banderillero.

Au centre de l'arène on apporte une chaise :
Le maître, qu'on acclame, y prend place, à son aise,
Fixe son ennemi, le provoque et l'attend.
La bête fond sur lui. La poussière apaisée,
L'homme est debout auprès de la chaise brisée
Et brave le taureau, qui saigne, haletant.

Sous le mufle fumant la cape se déploie,
S'étale, se replie, incline, flotte, ondoie :
Pour éviter la mort, un simple mouvement.
La force, en ce duel, cède devant l'adresse ;
Ce que peut la vaillance unie à la souplesse,
L'œil, surpris et charmé, l'admire longuement.

La trompette gémit sa fanfare dernière.
Le *diestro*, lion secouant sa crinière,
Dédie au président la bête ardente encor,
Jette sa *montera*, salue avec l'épée,
Sur sa lame élargit la *muleta* drapée ;
Puis, impassible, marche. Au triomphe ? à la mort ?

Qui sait ? Dieu seul dirait lequel, dans cinq minutes,
L'homme à l'âme immortelle ou l'être aux forces brutes,
Victime ou meurtrier, mort, sera là, gisant.
Et pourquoi pas tous deux ? La belle chose, en somme,
S'il advenait qu'ici, comme au cirque de Rome,
Le vivant fut tué par un agonisant !

O spectacle héroïque, angoisse inoubliable,
L'homme frêle devant le monstre épouvantable,
Une aiguille à la main, un chiffon dans les doigts !
Plus d'un ferme les yeux ou détourne la tête ;
Pour d'autres, la plupart, l'horreur est une fête,
Et lui, calme, s'est dit : « Va, fais ce que tu dois ! »

D'abord hypnotisé par cette loque rouge,
Le taureau, méfiant, mugit, souffle, et ne bouge ;
Bientôt, tête baissée, il s'élance et, sournois,
Sous l'étoffe qui fuit cherchant le corps de l'homme,
De sa corne il l'effleure : on applaudit, tout comme
On ferait deux rivaux de gloire en un tournois.

La lutte se prolonge, inégale, indécise ;
L'homme se lasse avant que le taureau s'épuise :
On s'émeut, et le temps commence à sembler long.
Brusquement, un éclair a jailli de l'épée :
La bête, tout d'un coup, s'effondre, à mort frappée ;
L'homme s'est redressé, cambré comme Apollon.

Le cœur s'épanouit, la langue se délie.
C'est une joie immense et comme une folie.
Des bravos furieux partent de tout côté.
Bouquets, chapeaux, bérets, cigares, cigarettes,
Oranges, éventails, gants, mantilles, gazettes,
Tout ce qu'on peut lancer, dans le cirque est jeté.

9.

Tandis que le vainqueur fait le tour de l'arène,
Le peuple, du dehors, hurlant à bouche pleine,
Echo lointain, répond aux applaudissements.
Le voilà, le triomphe, avec sa douce ivresse!
Jamais, aux plus beaux jours, fiancée ou maîtresse
N'excita, ne goûta pareils ravissements.

Aux endroits remués et qu'une tache souille
Le râteau passe, et vient masquer la sombre rouille.
Les mules qui, là-bas, mâchaient, rongeaient leur mors,
Au milieu de l'enceinte à grand'peine amenées,
Emportent, balançant leurs têtes pomponnées,
Les chevaux éventrés, le taureau : tous les morts.

Heureux qu'une victoire à ce point disputée
Ne soit pas plus cruelle et plus cher achetée!
Comment n'a-t-on pas vu couler le sang humain?
Un homme tant de fois a payé de sa vie
Quelques clameurs de plus d'une foule ravie!
Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain.

Corrida, qui confonds dans une mort atroce
Le taureau menaçant et l'innocente rosse,
Où l'homme à chaque pas peut trouver le tombeau,
Sublime pour les uns, pour les autres infâme,
Même si l'on te hait, tu vous prends corps et âme;
L'âme dit: « c'est affreux ; » le corps répond: « c'est beau! »



RÊVERIES

RÊVE BLEU

A Charles Ogier.

Le ciel était bleu clair ; la terre était bleu sombre ;
Sous les nuages bleus dont l'horizon s'encombre
La lune insinuait sa bleuâtre clarté :
Ma mie aux purs contours, sur le fond bleu des arbres
Dessinait son profil, du bleu pâli des marbres ;
La pervenche enviait son œil bleu velouté.

Au loin, la mer plissait sa nappe bleuissante,
Où l'indigo marquait d'une ride puissante
Les courants emportés vers un obscur exil.
Une haleine montait, brume, vapeur, fumée :
Dispersée en flocons, dans la brise embaumée
Elle se résolvait en parfum bleu, subtil.

Une musique bleue, éclairant le silence,
Versait parmi l'éther une harmonie immense,
Dont les ondes charmaient mon oreille et mes yeux.
Mon âme dans l'azur flottait, comme perdue,
Et je sentais passer en ma tête éperdue,
Sylphes et papillons, l'essaim des rêves bleus.

LES VERS LUISANTS

A Geneviève Barde.

Le ciel est sombre
Et nuageux ;
Le jardin plein d'ombre
Est mystérieux.

Le vent déchire
Ce rideau noir ;
Un divin sourire
Eclaire le soir.

Ouvrant ses voiles,
La lune luit ;
D'un semis d'étoiles
L'azur resplendit ;

Et constellée
De mille feux,
La terre étoilée
Répète les cieux :

C'est que les fées,
Pour les enfants,
D'étoiles tombées
Font les vers luisants.

AUX ÉTOILES

A Marcel Legay.

Pâles étoiles,
Dont les lueurs
Percent les voiles
 De vapeurs,
Soleils sans nombre,
Divins sillons
Qui trouez l'ombre
 De rayons,

Seriez-vous âmes
Du paradis,
Célestes flammes,
 Feux maudits,
Tristes lumières,
Cierges, flambeaux,
Clartés dernières
 Des tombeaux?

Parmi la brume,
Dans le ciel noir
Qui vous allume
Chaque soir?
Vous êtes belles;
Mais j'aime mieux
L'or des prunelles
De ses yeux.

LA NEIGE

A M. Adrien Carpentier.

Du ciel grisâtre et soucieux
Les blancs flocons, silencieux,
Tombent, léger duvet de cygnes.
La neige étend son tapis froid,
Criant de douleur ou d'effroi
Quand les pas y tracent des lignes.

Les oiseaux se taisent, transis,
Sur les branchages épaissis
Des arbres noirs chargés de givre.
L'homme se sent débile et seul.
Tout disparaît sous le linceul
Et la Terre a cessé de vivre.

Non, non! Elle dort seulement.
Que le printemps, comme un amant
Qui du doigt frappe à la fenêtre,
Vienne lui dire doucement :
« Lève-toi, Belle au bois dormant! »
La Terre aussitôt de renaître.

FLEURS MORTES

A M. Anatole Hentgen.

Des violettes, en mon cœur,
Et des roses et des pensées
Poussent sur un lit de langueur
Et de tendresses dépensées.

Oh! ce sont de lugubres fleurs,
Au vent des soupirs balancées;
Elles ont de pâles couleurs;
Des larmes les ont nuancées;

Et ces fleurs, de haine ou d'amour,
Car il en fleurit des deux sortes,
Ne dureront pas même un jour :
Dès en naissant, elles sont mortes.

COQUELICOTS

A M. Armand Schiller.

J'ai rêvé qu'un tapis de gazon sous vos pas
Se déployait, riante et soyeuse prairie.
J'avais planté mon cœur parmi l'herbe fleurie
Et si modestement qu'on ne le voyait pas.

Et, comme vos regards ne tombent point si bas,
Votre pied a rouvert sa blessure guérie.
Lorsque du sang jailli la source fut tarie,
Le gazon en a fait un sinistre repas.

Et quand il eut passé dessus toute une année,
La prairie à porter moisson fut condamnée :
Mille coquelicots ont germé dans les blés;

Et tous les papillons et toutes les abeilles
Autour du champ fatal voletaient rassemblés;
Mais pas un n'a voulu baiser les fleurs vermeilles.

SONGES CREUX

Des formes vagues dans la nuit
Passent sans haleine et sans bruit :
On dirait, en leurs voiles sombres,
Des fantômes, des spectres d'ombres.

En vain de leurs mains de désir
Mes bras tentent de les saisir.
Rêves que je ne puis étreindre,
Ne vous dois-je jamais atteindre?

Vous qui peut-être m'aimerez,
Quel est le corps que vous prendrez?
Et vous qui fûtes les aimées,
Pourquoi vous vois-je inanimées?

Formes vagues, qui dans la nuit
Passez sans haleine et sans bruit,
N'est-il donc parmi vous, ô femmes,
Qu'âmes sans corps ou corps sans âmes?

PENSERS DE CRÉPUSCULE

A M. Constant Rouif.

Le jour s'achève et la nuit tombe.
Sur la terre l'ombre descend.
Le soleil, au bord de sa tombe,
Jette un éclat éblouissant
Et flamboie, avant de s'éteindre
A l'horizon incandescent,
Dans l'Océan, qu'il semble teindre
Avec la pourpre de son sang.

Un voyageur poursuit sa route
Sous le ciel gris, sous le ciel noir.
L'oreille tendue, il écoute,
Tout là-bas, l'angelus du soir.
Comme il est loin l'obscur village
Où l'on aura gîte et repas!
Marcheur lassé, perdant courage,
Oui, tu peux ralentir le pas.

Pleurez, cloches aux glas funèbres,
Le soleil éteint désormais.
Toi qui t'en vas par les ténèbres,
Puisses-tu n'arriver jamais!
Calme, dans ce trop court voyage,
L'impatience qui te mord.
A quoi bon marcher davantage?
As-tu d'autre but que la mort?

Ah! je comprends; non, je devine
Quelle foi t'entraîne au delà.
Tu crois en la bonté divine :
Tu n'entends pas t'arrêter là!
O frère, ta croyance est belle,
Qui fait ta force et ton soutien.
Dieu veuille en mon cerveau rebelle
Mettre un espoir comme le tien!

TENDRESSES

SUAVITÉ

A Madame Marcel Legay.

Ainsi qu'en d'épais rideaux
S'encadre un miroir sans ride,
Entre de soyeux bandeaux
Luit votre front candide.

Sous des sourcils allongés
Les cils, onduleuse frange,
Abritent vos yeux, plongés
Dans un demi-jour étrange.

Sur l'épaule par moment
Votre col de cygne penche,
Comme s'incline à tout vent
Une tige de pervenche.

Sous la peau fraîche le sang
Se montre moins que la lymphe :
Jean Goujon à votre rang
Vous eût mise comme nymphe.

Bacchus n'eût pas délaissé
La désolée Ariane,
Si l'autre l'eût enlacé
De vos bras blancs de liane.

A vos gestes assouplis,
A votre exquise démarche,
En votre robe à longs plis,
On dirait un lys qui marche.

A UNE JEUNE TANTE

A Mademoiselle Marie O...

Jeune fille aux yeux si doux,
Qui bercez sur vos genoux
Une adorable nièce,
La couvant d'un soin jaloux
Et la serrant contre vous
D'un geste plein de caresse,

Par quel don mystérieux
Sur vous descendu des cieux
Savez-vous, ô vierge-mère,
Entre vos bras gracieux
A ce bébé précieux
Offrir le nid qu'il préfère?

Plus de cris, plus de douleurs;
Vous tarissez tous les pleurs;
A vos pieds le mal expire :
Pour rendre à la joue en fleurs
Ses délicates couleurs
Il vous suffit d'un sourire.

Jeune fille aux si doux yeux,
Quel médecin pourrait mieux
Guérir les premières peines?
Même aux vieux fronts soucieux
Vos regards font, radieux,
Passer des lueurs sereines.

Il n'est pas un être enfin
Dont vous croisiez le chemin
Sans alléger sa tristesse,
Répandant à pleine main
Ce charme exquis, surhumain,
Fait de grâce et de jeunesse.

FROIDEUR

Comme se dresse en un portique
Une Vénus de marbre blanc,
Parmi l'amour, l'amour brûlant
Vous demeurez froide et pudique.
Ainsi, rien ne peut vous troubler!
Au milieu de l'encens qui fume
Nulle flamme en vous ne s'allume :
Que je voudrais vous ressembler!

Inaccessible à la souffrance
Comme indifférente au danger,
Nul désir ne vient vous changer
Et vous dédaignez l'espérance.
Votre cœur ne sait pas trembler;
A peine même sait-il battre;
Vous n'avez point à vous combattre :
Que je voudrais vous ressembler!

CONTRASTE

Le ciel est tout brouillé de fumée et de suie,
Et les nuages gris, qu'éparpille le vent,
Allongent, amincis, leur escadron mouvant,
Comme s'étale au mur la tache qu'on essuie.

Les gens, découragés par le froid et la pluie,
Restent au coin du feu, de la main soulevant
Le rideau qui retombe; et, dans l'air énervant,
Sous l'opaque brouillard l'humanité s'ennuie.

Mais, pour moi, c'est un jour de joie et de bonheur;
Buveur ivre d'espoir, j'ignore la douleur,
Car depuis un instant je suis sûr qu'elle m'aime.

J'exulte, indifférent au monde soucieux,
Et, sentant le soleil au dedans de moi-même,
J'admire resplendir l'horizon pluvieux.

J'AIME TES MAINS

A Madame André Barde.

J'aime tes mains : elles sont fines
Comme des oiselets tremblants;
Avec leurs souplesses félines,
Elles ont des gestes troublants.

J'aime tes mains : elles sont douces
Comme le lys et le jasmin,
Comme les gazons et les mousses,
Frais velours bordant le chemin.

J'aime tes mains : elles sont blanches
Comme les cygnes des étangs,
Ou la neige que jette aux branches
Le souffle du premier printemps.

J'aime tes mains et le fluide
Qui s'échappe de tes longs doigts,
Et, si leur caresse est perfide,
C'est comme ton cœur et ta voix.

SUPPLIQUE

Vous n'avez point d'ami ; je n'ai pas de maîtresse.
Si vous voulez unir ce double isolement,
Vous me retirerez d'un gouffre de détresse ;
Je vous prodiguerai tous les soins d'un amant.

Vos jours s'écouleront, doux comme une caresse ;
Je saurai deviner votre moindre désir ;
Je vous épargnerai l'excès de ma tendresse
De peur de vous causer l'ombre d'un déplaisir.

Content de vous aimer, même sans vous le dire,
Et de vous regarder dormir ou respirer,
J'aurai tant de bonheur rien qu'à vous voir sourire
Et j'aurais tant de deuil rien qu'à vous voir pleurer!

Oserai-je espérer que mon offre vous tente?
En échange de tout vous ne donnerez rien!
Un regard suffira pour conclure l'entente :
Que vos yeux adorés me disent : « Je veux bien! »

DANS LA FOULE

Moi qui vous placerais sur le haut piédestal
Où les divinités, les vierges et les saintes,
Dans le recueillement des augustes enceintes,
Respirent des parfums de myrrhe et de santal ;

Et moi qui bâtirais un temple de cristal
Afin de vous soustraire à toutes les étreintes,
Qui, baisant de vos pas les divines empreintes,
Les voudrais enchâsser dans le plus pur métal,

Lorsque vos petits pieds se souillent à nos fanges,
Eux que l'on devrait voir portés aux mains des anges,
Je sens mon front blémir et mon cœur se serrer :

Que l'on me jette en proie à la pâle vermine
Qui grouille, j'y consens ; mais ne saurais livrer
Aux profanes contacts ton corps de blanche hermine !

PROMENADE

Je suis allé, sans vous, courir ces bois que j'aime,
Où j'avais promené mes rêves tant de fois ;
Mais le ciel est changé, le bois n'est plus le même :
Je n'ai rien reconnu des choses d'autrefois.

Il aura donc suffi que vous ayez, une heure,
Traversé ce taillis et suivi ce sentier
Pour que votre ombre seule à jamais y demeure,
D'un coup d'aile effaçant le passé tout entier.

Et c'est vous maintenant, c'est votre chère image
Que je cherche partout, que partout je revois ;
C'est vous que les oiseaux pleurent en leur ramage ;
C'est vous que le ruisseau regrette à demi-voix.

Nous y retournerons un jour, si bon vous semble :
Les oiseaux et les bois chanteront avec nous,
Et le ruisseau jaseur, nous retrouvant ensemble,
Vous dira qu'aujourd'hui je n'ai pensé qu'à vous.

JE VOUDRAIS VOUS CHANTER

Je voudrais vous chanter avec des mots très purs
Que n'aurait entendus jamais aucune femme.
Je voudrais éclairer tout mon cœur d'une flamme
Qui vous dévoilerait les coins les plus obscurs.

Je voudrais vous aimer avec une âme neuve,
Une âme de matin, une âme de printemps,
Calice de fraîcheur, page blanche où le temps
N'aurait encore inscrit l'ombre de nulle épreuve.

Mais les lilas de mai dans un jour sont fanés ;
L'âme perd sa candeur et ses ailes de cygne ;
Le poète rougit de ce langage indigne
Dont les mots les plus doux ont été profanés.

RÉMINISCENCE

Je les ai vus déjà, ces noirs bandeaux lustrés,
Avec leurs doux reflets de satin et de soie :
Comme en un diamant la lumière y chatoie
Et l'éclair des rayons y met des tons bistrés.

Je les ai vus déjà, de splendeur pénétrés,
Ces yeux profonds et clairs qu'un sable d'or poudroie :
Peintres dont la palette illumine et flamboie,
Poètes et sculpteurs les ont-ils illustrés ?

Je me souviens enfin ! Vous êtes la Madone,
La Vierge au pur regard qui prie et qui pardonne,
Et c'est vous qu'on adore aux pages de missel !

Quel artiste signa le chef-d'œuvre suprême,
L'écrasant Michel-Ange ou l'exquis Raphaël ?
Ne cherchez pas de nom : c'est Dieu ! c'est Dieu lui-même !

MÉTAMORPHOSE

On vous rêve parfois Peau-d'Ane ou Cendrillon,
Sous ces épais bandeaux où le peigne se brise ;
On vous voit, accoudée, en votre robe grise,
Près de la cheminée où chante le grillon ;

Mais, défaites le nœud de votre lourd chignon,
Dont le parfum subtil ainsi qu'un encens grise,
Ceignez vos cheveux noirs d'un frais ruban cerise,
Et vous voilà Carmen, et vous voilà Mignon.

Un éclair est moins prompt que la métamorphose,
Et pour vous changer tant faut-il si peu de chose,
Enfant au clair regard en sphinx à l'œil troublant?

C'est que, comme le phare où varie une flamme,
Où le feu tantôt brille et s'éclipse tremblant,
Les yeux sont le vitrail où se reflète l'âme.

PETITE FLEUR

Petite fleur du Ciel, rose du Paradis,
Frais visage de vierge aux yeux bleus de pervenche,
Les violettes ont des regards plus hardis
Et la fleur du lys blanc est moins pure et moins blanche ;

Petite fleur unique en sa perfection,
Où la grâce s'allie à des charmes étranges,
Sainte que l'on adore avec dévotion
Et dont le cher parfum enivrerait les anges,

Petite fleur du Ciel, merveille de douceur,
Abîme de bonté, calice d'espérance,
Séduction de femme et tendresse de sœur,
Foyer prodigieux où fond toute souffrance,

Lorsque Dieu, vous formant d'une étoile des cieux,
Voulut que nul ne fût à la Beauté rebelle,
Et pour sa gloire et pour le plaisir de nos yeux
Il n'avait pas besoin de vous faire si belle !

TES YEUX

Tes yeux sont bleus comme le ciel,
Ou comme une onde qui s'épanche,
Comme les ailes d'Ariel,
Comme l'iris et la pervenche.
Le myosotis pâlirait
A côté d'eux, terne et livide,
Et l'alouette se prendrait,
Trompée, à ce miroir limpide.

Tes yeux sont verts comme la mer
Et sans cesse changeants comme elle.
Le soleil prête au flot amer
Une douceur toujours nouvelle :
Ainsi la lumière, irisant
Ta prunelle aux clartés sereines,
Y met ce vague séduisant,
Charme dangereux des sirènes.

Tes yeux sont gris, d'un gris si clair
Qu'on y voit le moindre nuage,
Lac transparent, qu'un souffle d'air
Ride à l'approche de l'orage.
On y distingue tour à tour
Les teintes de la tourterelle,
De la perle où se rit le jour,
De l'ardoise, nuit éternelle.

Tes yeux sont noirs, d'un noir profond,
Abîme où tout va disparaître,
Dont personne n'a vu le fond,
Et non pas même toi, peut-être :
Parfois un penser attristant
Les trouble d'un reflet de bistre ;
Parfois, colère d'un instant,
Il y passe un éclair sinistre.

Tes yeux sont bleus, verts, gris ou noirs,
Suivant la saison et l'année,
Suivant les matins et les soirs,
Suivant l'heure de la journée,
Surtout selon le sentiment
Qui te délie ou qui t'enchaîne,
Et qui varie à tout moment,
Depuis l'amour jusqu'à la haine.

ADORATION

Puisqu'il faut adorer un Dieu, je vous adore :
Pourquoi vous en apercevoir ?
La Vierge de l'autel, qu'un reflet du ciel dore,
Daigne-t-elle s'en émouvoir ?

Je mettrai sous vos pieds, ô ma petite Reine,
Le tendre tapis de mon cœur,
Et vous demeurerez souriante et sereine
Sans abaisser votre œil vainqueur ;

Et de vos mains d'enfant, divines et bénies,
Du bout de vos doigts vénérés,
Il pleuvra sur mon front des grâces infinies
Et que vous-même ignorerez.

ACTE D'ADORATION

Vous êtes ma vie et mon âme,
Vous êtes mon cœur et mon sang ;
Vous êtes le rayon, la flamme
Qui font mon cerveau frémissant.

Vous êtes mon inspiratrice,
Ma muse, ma divinité,
Et, comme à Dante Béatrice,
Mon temps et mon éternité.

Vous êtes l'aube ; non, l'aurore,
Qui resplendit au firmament,
Que l'homme, à son réveil, implore,
A deux genoux, pieusement.

Dans votre calme de madone
Daignant vous laisser admirer,
Vous êtes celle qui pardonne
Qu'on ose, de loin, l'adorer.

FEUILLE DE CHÊNE

A Madame Tischer.

Dans le cœur que vise sa flèche,
Qu'elle perce ou qu'elle meurtrit,
Comme une feuille se dessèche,
L'amour se fane, se flétrit.

Le premier vent d'hiver l'emporte
En son tourbillon meurtrier,
Feuille mourante ou feuille morte,
De platane ou de peuplier.

Pourtant parfois il en est une
Qui semble braver le trépas,
Que pluie ou vent, soleil ou lune,
De l'arbre ne détachent pas.

Feuille de chêne, et non de tremble,
Si notre amour a demeuré,
C'est pour avoir souffert ensemble,
Pour avoir ensemble pleuré.

UNE LARME

Assis devant la cheminée
Où brûle la bûche du soir,
Au dehors tout semble bien noir,
Vu de la chambre illuminée ;

Et nous songeons aux indigents
Qui, sans pain, sans feu, sans chandelle,
Sur leurs jambes de haridelle
S'en vont dans la nuit, pauvres gens !

Tandis que le hêtre et le charme
Flambent dans l'âtre à qui mieux mieux,
Ma lèvre, qui cherche ses yeux,
Sur sa joue essuie une larme.

AU CIMETIÈRE DU PERE-LACHAISE

A M. Tischer.

Nous avons parcouru la nécropole immense,
Pas à pas, tous les deux, l'un à l'autre serrés,
Echangeant de ces mots à peine soupirés,
Primevères en fleur d'un amour qui commence.

Dans ces champs toujours verts que la mort ensemence
Nous cherchions, négligeant les grands noms expirés,
Les tombes de ceux-là qui se sont adorés
Et pour qui, sauf aimer, tout le reste est démence.

Des oiseaux voletaient devant nous sans effroi,
Puis s'allaient reposer sur quelque marbre froid,
Tandis que vous passiez triomphante et ravie.

Je songeai que, peut-être, ils sont jaloux, les morts :
Je leur montrais, en vous, tant de force et de vie
Que j'en ai conservé, Chère, comme un remords.

PRIÈRE D'UN JOUR DE PLUIE

Ma mie est sortie, au matin,
Car elle n'en fait qu'à sa tête,
Me riant au nez, l'œil mutin,
Quand je prédisais la tempête.

Or, voici que souffle le vent,
Que du ciel noir tombe l'averse :
Des femmes passent, relevant
Jupe et jupon que l'eau traverse.

Contre la pluie éclaboussant
A quoi peut servir son ombrelle?
Mon Dieu, que l'on dit tout-puissant,
Fais qu'il ne pleuve pas sur Elle !

PRÉVISION

Quand sous le poids des ans vous me verrez tout autre,
La démarche alourdie et les pas chancelants,
Sentant ma voix plus faible et mes pensers plus lents,
Et qu'au lieu d'un rêveur, j'aurai l'air d'un apôtre ;

Et quand mon œil terni, cherchant toujours le vôtre,
Ne l'apercevra plus qu'entre des cils tremblants,
Quand mes cheveux seront clairsemés et très blancs,
L'amour survivra-t-il ? Que deviendra le nôtre ?

Mon amour est un chêne immense et grandissant,
Dont les ramures vont, sans cesse envahissant,
Sous leur ombre étouffer les frondaisons voisines ;

La sève dans le tronc puissant circule et bout ;
Chaque jour plus avant s'enfoncent ses racines,
Et l'arbre fût-il mort qu'il resterait debout.

HUMILITÉ

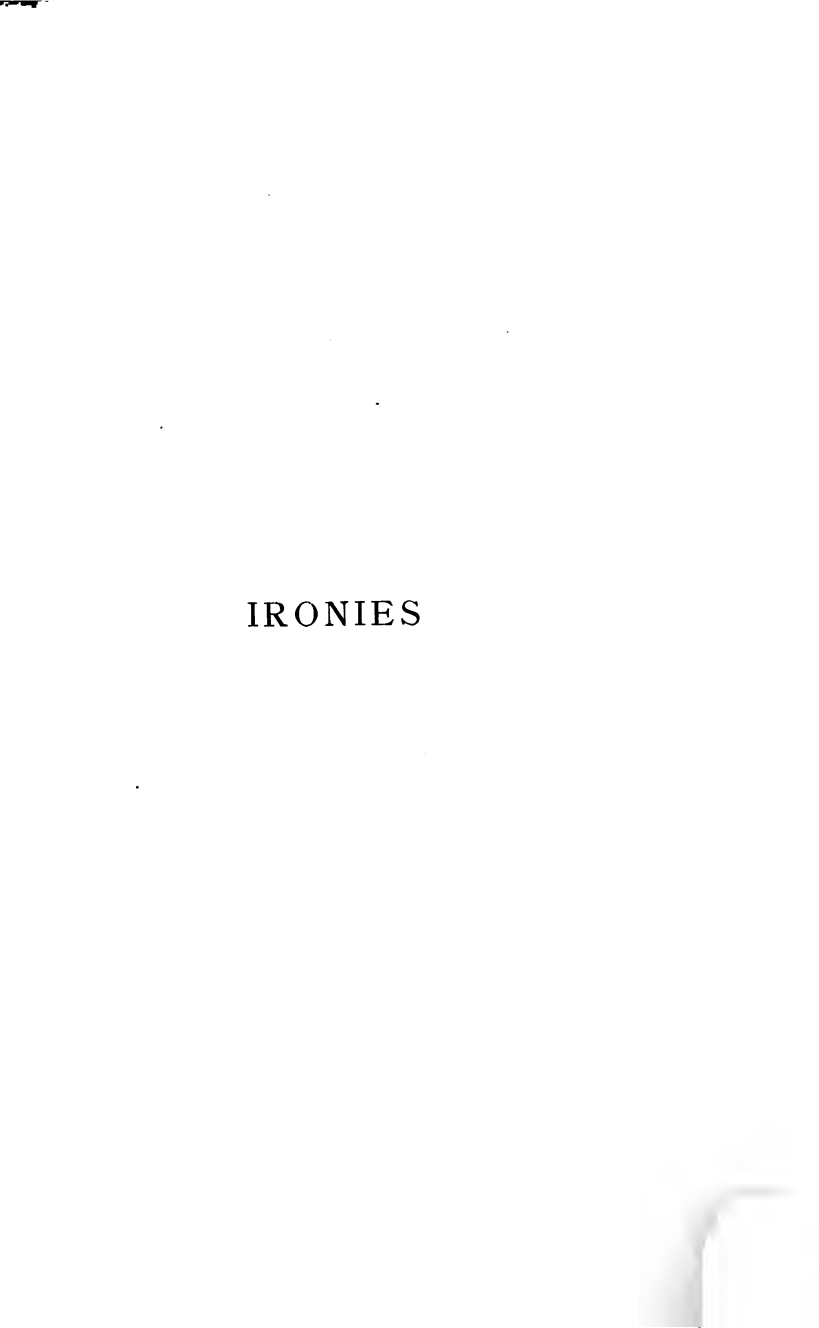
A Madame ***

Eh bien, soit ! Je ne suis que ce rimeur banal,
Sans rêves merveilleux, sans pensers grandioses,
Indigne de la gloire et des apothéoses,
Ni torche, ni flambeau, veilleuse et non fanal.

Suivant pédestrement le chemin vicinal,
Avant moi tout le monde a dit les mêmes choses ;
On a toujours chanté les femmes et les roses,
Et je n'ai rien d'étrange, et rien d'original.

Je n'y contredis pas. Personne ne proteste ?
Je veux bien me réduire à cet orgueil modeste
De savourer, confus, des bravos de salon.

Je prétends, malgré tout, garder l'humeur sereine ;
Mais je serai très fier ou très humble, selon
Que mes vers vous auront causé plaisir ou peine.



IRONIES

CHANSON DE L'AIGUILLE

(**Inspirée** de la *Chanson de la Chemise*, de Thomas Hood.)

Travaille, travaille, travaille!
Tes doigts las ne font rien qui vaille.

Le pétrole brûle les yeux.
L'odeur âcre envahit la chambre.
Comme un poêle chaufferait mieux
Cette nuit froide de décembre!
Mais le charbon est hors de prix;
Le bois coûte encor davantage:
Le charbonnier a désappris
Le chemin du sixième étage.

Travaille, travaille, travaille!
Tes doigts las ne font rien qui vaille.

Souffle dans tes doigts engourdis,
Que gagnent la crampe et l'onglée;
Décroise tes genoux roidis;
Redresse ta taille écroulée.

Ton ouvrage n'avance pas :
Tire l'aiguille sans relâche.
Point de repos, point de repas,
De peur que le patron se fâche.

Travaille, travaille, travaille !
Tes doigts las ne font rien qui vaille.

En travaillant il t'est permis
De rêver campagne, verdure,
Promenade avec des amis :
La tâche te semble moins dure.
Tu tousses ? La réalité
Hélas ! t'a déjà ressaisie :
Demain, ce n'est, en vérité,
Que la misère, la phtisie.

Travaille, travaille, travaille !
Tes doigts las ne font rien qui vaille.

Femme, souviens-toi du passé :
N'étais-tu pas plus misérable ?
Du fond de ton cœur harassé
Remercie un Dieu secourable.
Plus d'enfants chétifs à pourvoir,
De mari brutal, toujours ivre :
Aujourd'hui, simple est ton devoir ;
Tu n'as qu'à te tuer pour vivre.

Travaille, travaille, travaille !
Tes doigts las ne font rien qui vaille.

Mais n'as-tu pas plus d'un atout,
Courage, orgueil, esprit de suite ?
Songe donc ! on arrive à tout
Avec une bonne conduite !
Tu peux, sans faire de jaloux
Parmi les princes de la banque,
En vingt heures gagner vingt sous,
A moins que l'ouvrage ne manque.

Travaille, travaille, travaille !
Tes doigts las ne font rien qui vaille.

Que l'ouvrage fasse défaut,
Toi qui n'a pas d'économies,
C'est pleurer de faim qu'il te faut,
Ou commettre des infamies.
Pourtant, espère en l'avenir !
Va, ta délivrance est prochaine,
Puisque ton malheur doit finir
Quand tu seras morte à la peine.

LE MASQUE DE TREILLIS

A Geneviève Barde.

Ah ! Geneviève, quelle peur
Il t'a faite, ce vilain masque
Dont la bouche arrondit sa vasque
Dans une barbe de sapeur !

Derrière le tissu trompeur,
Rigide et bombé comme un casque,
Tes yeux crurent voir la Tarasque ;
Tu fus muette de stupeur.

Eh bien ! ce masque épouvantable
Qui te paraît si redoutable,
A la fois sinistre et moqueur,

Les hommes l'ont sur le visage
Et les femmes l'ont dans le cœur :
Lequel te fait peur davantage ?

LES ORPHELINS

A Geneviève Barde.

Trois petits cochons blancs,
Séparés de leur mère,
Dans leur douleur amère
Jetaient des cris troublants.

Des larmes lentement
De leurs yeux noirs, moroses,
Coulaient sur leurs nez roses
Et disaient leur tourment.

Ils galopaient tous trois,
La queue en l'air, noueuse,
Sur la route boueuse,
Tristes comme des rois.

Comme ils trottaient, bien las,
En traversant la place,
Le boucher les menace
De son grand coutelas.

Ils poussèrent, marchant,
Jusqu'au clocher d'ensuite ;
Mais, là, le jour s'anuite :
Ils vont en trébuchant.

Devant un huis passant
Où flambe un feu de forge,
L'hôtelier les égorge
De son couteau grinçant.

Tous trois ils sont salés
Dans un baquet immonde :
Des peines de ce monde
Les voilà consolés !

L'INCENDIAIRE

A M. Ad. Roussilhe.

Attestant le jury, la Cour, la terre entière,
L'avocat de ses bras étendait le compas :
Bien que l'on eût suivi son crime pas à pas,
l était innocent, ce pauvre incendiaire !

Des témoins, des aveux, de tout faisant litière,
l parlait, insensible à l'heure du repas.
Le Président disait : « Maître, n'insistez pas ! »
Mais l'orateur reprit d'une voix plus altière :

J'ai foi dans les jurés, hommes intelligents
Qui ne jugeront pas sur des rapports d'agents
t pour qui le soleil vaut mieux qu'une bougie.

Avec des bouts de bois mettre le feu ? Comment ?
Ces allumettes-là viennent de la Régie :
i mon client avoue, eh bien ! mais c'est qu'il ment ! »

EROS

A Georges Romilly.

Eros, tout au fond du parc
Solitaire,
Flèche en main, bande son arc
Vers la terre.

Il lui faut viser si bas
Pour atteindre
Les cœurs d'aujourd'hui, bien las,
Las de feindre,

Dédaignant, soins superflus,
L'art de plaire,
Dans l'amour ne voyant plus
Qu'une affaire.

Aussi, tout au fond du parc
Solitaire,
Eros dirige son arc
Vers la Terre.

MESSE DE MARIAGE

A Brébant.

L'orgue jouait du nez la marche nuptiale.
Le père, en habit neuf, la future à son bras,
S'avançait, précédant le gendre gros et gras
Que le Ciel lui donnait par faveur spéciale.

La belle-mère avait l'allure triomphale
D'une femme qui voit sa fille en de beaux draps.
Le cortège suivait, tomates et cédrats,
Couples mal assortis et de taille inégale.

Je songeais : à quoi bon déranger tant de gens,
Les dépouiller d'un temps dont ils sont indigents,
Sans plaisir, ni profit, les induire en dépense,

Pour les congédier, très tard, juste à l'instant
Où (je ne dis rien là d'inconvenant, je pense,)
Ça pourrait devenir peut-être intéressant.

GRAND BAL

Les femmes vont à petits pas,
Au bras d'un homme ou côte à côte,
Les reins cambrés, la tête haute,
Sortant ce qu'elles ont d'appas,

Les unes, trop, les autres, pas ;
Mais aucune ne s'en fait faute :
Gorge plate ou sein qui tressaute,
Petits tonneaux ou grands compas.

Adieu, squelettes et nourrices,
Victimes pour les sacrifices,
Longs cous, gros ventres, maigres dos ;

Me voilà, pour une semaine,
Avec ces graisses et ces os,
Rassasié de chair humaine.

BOUTADE

La femme est un être bizarre.
Elle a la forme, la couleur,
Le parfum délicat et rare.
Point de doute : c'est une fleur !

Mais elle parle, elle jacasse
Et rien n'arrête son caquet,
Moulin vide qui vous agace :
Eh bien ! mais c'est un perroquet !

Elle porte étoffes et linge
Au lieu de pelage ; autrement
Vous la prendriez pour un singe :
Elle grimace tellement !

Mais surtout elle est tortueuse ;
Elle se donne et se reprend ;
Froide, elle se croit vertueuse.
Ne cherchez pas : c'est un serpent !

La femme est un être bizarre,
Fleur, perroquet, singe, serpent,
Vertébré, même vivipare :
Quiconque y touche s'en repent.

LA CHUTE

O destin ! Lendemains inconnus et mortels,
Chute toujours prochaine autant qu'inattendue !
Quoi ! de ton piédestal te voilà descendue,
Déesse dont l'encens encombrait les autels !

Un instant a suffi pour des outrages tels
Qu'aux décombres poudreux tu roules confondue,
Parmi l'ortie immonde et les chardons perdue,
Idole qui trônais aux plus nobles castels !

Et moi qui te croyais de jade, d'onyx rare,
Pauvre blanc de Meudon qui semblais du Carrare,
Je n'ai plus que pitié pour ta confusion.

Oui ! Mais que va penser cette foule idolâtre,
Apprenant ton désastre et son illusion,
Figurine d'un sou, statuette de plâtre ?

RENCONTRE

Parmi les bleuets, les nielles,
Parure des blés jaunissants,
Les coquelicots frémissants
Sèment leurs rouges kyrielles.

Deux violons et deux vielles
Unissent leurs accords grinçants,
Où des rires divertissants
Ajoutent l'écho des voyelles.

Malgré le chemin trop étroit,
Les époux marchent assez droit
(C'est une noce de village);

Mais les derniers couples, falots,
Décrivant un courbe sillage,
Font pâlir les coquelicots.

DÉGÉNÉRÉS

A M. Brillaud-Laujardière.

Les volets sont fermés. On allume la lampe.
Dans le salon paisible, assis près du foyer,
Je regarde le feu noircir ou rougeoyer,
Tandis que la fumée entre les bûches rampe.

Sur mes genoux s'étale une naïve estampe,
Où de rudes dragons, rompus à guerroyer,
Sauvent un prisonnier tout près de se noyer,
Et je dis : Nos aïeux étaient d'une autre trempe.

Jouisseurs, il nous faut le bien-être à tout prix.
Nos pères, de devoir et d'idéal épris,
Affrontaient le danger d'une âme décidée.

Général ou soldat, capitaine ou sergent,
Ces grands républicains mouraient pour une idée :
Nous, leurs fils, nous vivons pour gagner de l'argent.

DRAMES

Vous connaissez ces mélodrames,
Farcis de crimes, de noirceurs,
Où des frères, sinon des sœurs,
Enchevêtrent d'horribles trames.

Inépuisables arrosoirs,
Les bourgeoises, en leurs alarmes,
Et les bourgeois versent des larmes :
Les nez chantent dans les mouchoirs.

Bah ! l'angoisse n'est pas profonde
Et l'expérience soutient :
Après tous les malheurs du monde,
A minuit, tout finira bien !

Quand, à plaisir, on désespère,
L'auteur, qui voit l'heure marcher,
Va, pour ne se rien reprocher,
Rendre sa fille au pauvre père.

Alors, laissant la claque en train
D'applaudir le père et la fille,
Le traître, mort, se déshabille
Et court prendre le dernier train.

Ah! si les drames de la vie
Avaient cet heureux dénoûment,
Madame, quel soulagement
Et comme vous seriez ravie!

Votre amant et votre mari,
Attelés de court, l'un et l'autre,
Tireraient un seul char, le vôtre,
Et vous n'auriez qu'à dire : « Arri! »

Mais il est des gouffres, ô femme,
Où nulle espérance ne luit :
Le pire drame, c'est celui
Qui se déroule au fond d'une âme.

AUX PIERROTS

Pierrots, tout vêtus de gris,
Dont les squares de Paris
Sont le refuge et l'asile,
Je vous envie humblement
Cet heureux tempérament
Qui vous fait l'humeur facile.

De poussière saupoudrés,
Ebouriffés et cendrés,
Quand vous lissez votre plume,
Ou prenez un bain, dans l'eau
Qui pour vous coule au ruisseau,
La joie en votre œil s'allume.

Mais lorsque, alignés en rang,
Vous avez, le jour durant,
Reçu la grêle et la pluie,
Vous subissez sans chagrin
Ce tub, et nul gant de crin
Ne vous frotte et vous essuie.

Si, trempés par les égouts,
Vous enfoncez, sans snow-boots,
Vos petits pieds dans la neige,
Défiant le coryza
Et bravant l'influenza,
Pierrots, quel dieu vous protège?

Dédaigneux de l'homme-roi,
Par le vent et par le froid
Quand vous chantez, philosophes,
Nous grelottons jusqu'aux os;
C'est qu'ils sont, vos corps d'oiseaux,
Faits de bien autres étoffes.

Au revoir, amis pierrots,
Qui franchissez mes barreaux
Pour heurter à la fenêtre :
Comme vous je dois finir;
Mais, si j'en puis revenir,
En pierrot je veux renaître.

LENDEMAIN DE FÊTE

Chapeau claque et cravate blanche,
Habit noir et souliers vernis,
Ce matin, le poing sur la hanche,
J'errais en vos jardins bénis,
Et la lumière crue et franche
Eblouissait mes yeux ternis.
Les oiseaux chantaient sur la branche
Ou se béquetaient dans les nids.

Je m'amusais des choses folles
Qu'aux merles disaient les pinsons,
Car je devinais les paroles
Rien que d'après l'air des chansons ;
L'esprit ouvert aux paraboles,
J'en lisais dans tous les buissons
Et je soupçonnais des symboles
Sous les chœurs et les unissons.

Avec dédain ou sympathie
Les oiseaux paraissaient me voir
Et sur ma tête appesantie
Je sentais leur pitié pleuvoir.
Un merle me prit à partie :
« Eh quoi! dès l'aube en habit noir!
Ta cervelle est déjà partie? »
« Monsieur, dis-je, c'est d'hier soir! »

LES CYGNES

Les beaux cygnes au grand bec jaune,
Avec leur air bête et méchant,
Leur col souple, trop long d'une aune,
Leur cri, que l'on prend pour un chant,

Les beaux cygnes à l'aile blanche,
Qui laissent traîner, en ramant,
Leurs pieds noirs, puis, faisant la planche,
Voguent silencieusement,

Qui, célébrés par le poète,
Lui font pourtant mauvais accueil
Et s'en vont, redressant la tête,
Cambrés dans leur inepte orgueil;

Frères du canard et de l'oie,
Quand ils errent au lac profond,
Leur beauté me comble de joie,
Leur stupidité me confond,

Et tout leur aspect me rappelle
Ce qui fut souvent mon souci :
Pourquoi la femme la plus belle
Est-elle la plus sotte aussi?

CONTROVERSE

« Nous ne saurions jamais, criait-il, nous entendre :
Je suis un homme fort, et vous une âme tendre.
Quand je dis « âme », on voit que je m'exprime mal.
L'homme n'est, après tout, qu'un vulgaire animal,
Ayant des sens, parfois de l'esprit, mais point d'âme.
(Dans l'homme il va de soi que je comprends la femme.)
D'ailleurs, qu'on ait une âme ou non, ce n'est qu'un jeu.
Je n'en ai nul besoin; cela m'importe peu :
Je m'en soucie autant qu'un poisson d'une prune. »
« Pourquoi nous mesurer, fis-je, au même compas?
L'âme, vous la niez : pour moi, je m'en sens une;
Mais il se peut très bien que vous n'en ayez pas. »

RÉFORME

Quand nous aurons, un beau matin,
Des ministres plus progressistes ;
Qu'on n'enseignera le latin
Et le grec qu'aux orléanistes ;

Lorsque le Théâtre-Français,
Déserté, cédera la place
Aux cafés-concerts à succès,
Aux édens, aux palais de glace ;

Lorsque les savants réputés,
Brouillant épigramme, épitaphe,
Comme de simples députés
Feront des fautes d'orthographe,

Les choses n'iront pas plus mal
Dans la République ou l'Empire,
Et l'homme, un peu plus animal,
Ne sera ni meilleur, ni pire ;

Mais, moi, je vous regretterai,
Humanités libératrices,
Qui fûtes toujours, à mon gré,
Les divines consolatrices.

RIMES OPULENTES

Œil de femme, flambeau luisant dans la nuit sombre,
Etang de volupté joyeuse où l'ennui sombre,
Feu qui vas réchauffer même un infirme amant,
Es-tu rouge brasier, es-tu claire étincelle,
Astre capricieux, dont la flamme éteint celle
De tout ce qui, là-haut, scintille au firmament?

Corps de femme, chef-d'œuvre étourdissant, unique,
Qui ravis tous les yeux sans robe et sans tunique
Mieux qu'avec un splendide et riche ajustement,
Chaste corps qu'un baiser flétrit, fleur éphémère,
Etre vierge par Dieu, qui par l'homme es fait mère,
Qui rends le sage fou, pour qui le juste ment;

Cœur de femme, grimoire, effrayant palimpseste
Où sur un amour pur se greffe un pâle inceste,
Où, molosses perdant la piste, à cous pelés,
Le dévoûment fidèle et le traître adultère,
Si lâche que l'amant lui-même a dû le taire,
Se mordant, se léchant, croupissent accouplés;

Créature sans nom, mystérieuse, étrange,
O femme qui, démon, sais aussi bien être ange
Sans que, pas même toi, personne l'ait prévu,
N'es-tu pas, tour à tour et plus souvent ensemble,
Le bien suprême et, pour dire ce qu'il m'en semble,
Le pire mal que l'homme après la lèpre ait vu ?

NEIGE FONDUE

A M. C.-A. Oursel.

Neige et grêlons demi-fondus,
Qui sur les passants morfondus
Pleurez vos larmes glaciales,
Les inondez par tous les bouts
Et pour entrer dans les snow-boots
Avez des grâces spéciales;

Qui sur les fiacres ruisselez
Et, des omnibus désolés
Balayant les impériales,
Arrosez indifféremment
Les chars au funèbre ornement
Et les voitures nuptiales;

Neige et grêle, j'aimais pourtant
Votre blanc tapis éclatant
Que foulait ma joyeuse enfance!
Maintenant, on n'en est plus là :
Nous avons changé tout cela,
Grâce aux progrès de la science,

Et des cantonniers inhumains,
Semant le sel à pleines mains,
Font un gâchis épouvantable.
Ce mélange réfrigérant,
Boueux, ignoble, exaspérant,
C'est vraiment le sorbet du diable.

O poète t'inquiétant
Du destin des neiges d'antan,
Ta demande est une hérésie.
Notre temps n'est plus de ton goût :
Nous avons le « tout à l'égout »
Et puis... Zut! pour la poésie!

DIMANCHE GRAS

A Madame Marie Godin.

Je n'aime pas les confetti
Que d'un geste sans élégance
Un badaud jette, diverti,
Aux passants privés de défense.

J'ai le dégoût de ces papiers
Coupés dans des feuilles banales
Et que ramassent sous mes pieds
Des mains qui semblent plutôt sales.

La poignée, en s'éparpillant,
Glisse partout une rondelle :
J'en trouve, me déshabillant,
Jusqu'à mon gilet de flanelle.

Je déteste les serpentins
Et leurs bandes interminables,
Lassos lancés par des pantins,
Emmêlant leurs festons minables.

J'ai l'horreur des petits balais
Traînés dans la boue et l'ordure,
Et que des gens bêtes et laids
Me promènent sur la figure.

Oh! je ne veux pas me fâcher :
Il faut que le peuple s'amuse!
Pourtant, sans le lui reprocher,
Je suis d'avis qu'il en abuse.

HOMŒOPATHE

A M. Auguste Moreau.

Ne pas empêcher de mourir,
Non plus que les vieilles formules ;
Traiter, même parfois guérir,
Avec d'impalpables globules ;
Mettre tout en dilution,
Aconit ou bicarbonate :
Voilà, sauf information,
La médecine homœopathe.

Ce gaillard qui, dans un salon,
Discrètement vous examine,
N'a pas les cheveux d'Absalon,
Et ne parle point médecine,
Ni député, ni charlatan,
Pas plus orateur qu'acrobate,
Eh ! c'est un médecin pourtant,
Un médecin homœopathe.

Quand vous remarquez, en passant,
Demi-bureau, demi-boutique,
Un local meublé sobrement,
Qui semble attendre la pratique,
Où se tient un monsieur très bien,
Souriant comme un diplomate,
C'est, quoiqu'on n'y découvre rien,
La pharmacie homœopathe.

Si vous voyez, au restaurant,
Un homme à la mine morose
Se verser de l'eau lentement,
Puis y délayer quelque chose,
Ne troublez point votre repas,
Car cet anarchiste au picrate,
C'est simplement, n'en doutez pas,
C'est un malade homœopathe.

Quand, cherchant un nom qui vous fuit,
Vous avez des impatiences,
N'en ressentez pas trop d'ennui :
La mémoire a ses défaillances.
A la fin, le cerveau fermé
Comme une graine mûre éclate :
C'est un nommé? C'est un nommé?
J'y suis! C'est un homœopathe.

TABLE DES MATIÈRES

CHOSES MARINES

CHOSES DE BRETAGNE

PETITS DRAMES

MIETTES DE PHILOSOPHIE

SOUPÇON D'ESTHÉTIQUE

COSAS DE ESPAÑA

RÊVERIES

TENDRESSES

IRONIES

VERSAILLES. — IMP. AUBERT 6, AVENUE DE SCEAUX

M307075

